

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE PROPAGATEUR

Volume IV,

15 Octobre, 1893,

Numéro 16

BULLETIN

6 Octobre 1893.

* * Les journaux publient la dernière Lettre Encyclique que N. S. P. le Pape vient d'adresser à l'épiscopat de l'univers entier. Cette encyclique est en date du 8 septembre dernier, elle concerne le Rosaire de Marie pour lequel le pape a une dévotion particulière.

Dans cette encyclique le pape attribue à la protection spéciale de la Sainte Vierge le succès de son jubilé épiscopal, il l'en remercie en la *comblant de louanges* et il encourage instamment la dévotion au Rosaire.

Il déplore les maux innombrables qui affligent la société humaine, et il indique la dévotion au Rosaire comme un remède efficace à ces maux. *Trois maux surtout lui semblent les plus funestes à l'avantage commun.* Ces maux sont : le *dégoût d'une vie modeste et active*, l'*horreur de la souffrance*, l'*oubli des biens éternels que nous espérons*. A ces maux il indique comme remède la méditation des mystères du Rosaire. Les mystères *joyeux* sont l'opposé du dégoût de la vie modeste ; les mystères *douloureux* sont destinés à combattre l'horreur de la souffrance, et les mystères *glorieux* nous ramènent à la croyance de la vie future et de la récompense éternelle de nos bonnes œuvres.

Le pape, en parlant du *dégoût d'une vie modeste et active* fait des réflexions d'une extrême justesse. C'est à ce dégoût qu'il attribue la négligence des devoirs et des vertus domestiques, les aspirations chimériques à l'égalité des fortunes, le dépeuplement des campagnes au profit des cités, et l'*absence d'équilibre entre les diverses classes de la société*.

* * *

* * La nouvelle chambre des députés en France, dont les pouvoirs commenceront le 14 octobre, compte deux prêtres au nombre de ses membres, Mgr d'Hulst et l'abbé Lemire. Mgr d'Hulst est député de la 3e circonscription de Brest, département du Finistère. Il était déjà député, ayant été élu après la mort de Mgr Freppel, cet illustre fils de l'Alsace dont l'église de France déplore encore si vivement la perte. M. l'abbé Lemire représente une circonscription du département du Nord. Quatre autres prêtres se sont présentés aux dernières élections. Ce sont : l'abbé Garnier, à Paris ; l'abbé Diharassary, dans le département des Basses-Pyrénées, l'abbé Rainbaud, dans le Lot-et-Garonne, et l'abbé Patureau dans le Finistère. Ces quatre prêtres, quoique battus par les candidats radicaux et socialistes, ont obtenu plus que le tiers des votes dans leurs circonscriptions respectives. A Paris, notamment, l'abbé

Garnier a obtenu 4385 voix dans un quartier qui est, dit un journal, le *plus anticlérical de Paris et de la France*. Antérieurement un prêtre ne pouvait pas passer dans ce quartier sans être grossièrement insulté. Ce résultat indique d'une manière évidente un revirement considérable d'opinion dans le sens des saines idées politiques et sociales.

.

. La visite de l'empereur Guillaume à Metz, à l'anniversaire des néfastes évènements de Sédan, et les manœuvres militaires allemandes dans les champs d'Alsace-Lorraine, sont considérées comme une audacieuse provocation à la France. Cette dernière heureusement n'a pas relevé le gant, car une lutte terrible serait venue ensanglanter l'Europe.

La réception faite à l'empereur a été pompeuse, mais l'enthousiasme a manqué. Les habitants, restés français de cœur, se sont montrés froids et réservés. Avec le poète ils semblaient jeter à la face de l'empereur ce refrain patriotique :

Vous avez pris l'Alsace et la Lorraine,
Mais malgré vous, nous resterons Français,
Vous avez pu germaniser la plaine,
Mais notre cœur vous ne l'aurez jamais.

L'attitude de la population a fait une vive impression sur Guillaume et il s'est plaint amèrement que la germanisation de la Lorraine va trop lentement. Ce qui ne l'a pas empêché dans un de ses nombreux discours, de proclamer avec emphase que les Lorrains sont Allemands et qu'ils resteront Allemands *avec l'aide de Dieu et de l'épée Allemande*. Ces paroles ont du retentir douloureusement aux oreilles des patriotes lorrains qui sont restés français malgré 23 ans de domination teutonne. Espérons que ces bravades et ces vantardises auront un terme, et qu'un jour viendra où avec *l'aide de Dieu et de l'épée française*, les Lorrains restés français de cœur, verront de nouveau le drapeau tricolore flotter sur les remparts de Metz. L'œuvre de la germanisation sera alors réduite au néant!

.

. Le successeur de Mgr Racine au siège épiscopal de Sherbrooke vient d'être nommé. C'est M. le chanoine Paul Stanislas Larocque, curé de la cathédrale de Saint Hyacinthe que le pape a choisi pour cette haute dignité. Puisse le nouvel évêque marcher sur les traces de son prédécesseur et continuer ses traditions! Mgr Larocque est le troisième prêtre de ce nom qui est appelé à faire partie de l'épiscopat canadien. Les deux autres ont été Mgr Joseph Larocque et Mgr Charles Larocque. Ils ont été tous deux évêques de saint Hyacinthe, et, par une singulière coïncidence, le nouvel évêque est le curé de la cathédrale du même diocèse. Trois de ses prédécesseurs dans la cure de la cathédrale sont aussi actuellement évêques ; ce sont Mgr Moreau, évêque actuel de Saint-Hyacinthe, Mgr Gravel, évêque de Nicolet, et Mgr Decelles, coadjuteur de Mgr Moreau. M. Larocque est né à Sainte-Marie de Monnoir, comté de Rouville, le 28^e octobre 1846. Il a fait ses études classiques

et théologiques au séminaire de Sainte Thérèse et au séminaire de Saint-Hyacinthe.

Mgr Bourget l'a ordonné prêtre à Montréal le 9 mai 1869. Avant d'être curé de la cathédrale de Saint-Hyacinthe il a été missionnaire à Key West, en Floride, pendant 10 ans, et il a étudié la théologie à Rome pendant quelques années. Il est revenu de Rome avec le titre de docteur en Théologie et en Droit canon.

.

. M. le chanoine A. Xiste Bernard a été nommé vicaire-général du diocèse de St-Hyacinthe. Il remplace monsieur l'abbé Gravel, qui vient d'accepter la cure de Belœil. M. Bernard est né à Belœil. Il a fait ses études au collège de Montréal et il a été ordonné prêtre le 1er novembre 1871.

.

. Le gouverneur-général, lord Aberdeen, de retour d'Ottawa, où il a été prendre possession de sa résidence, a fait une visite officielle à Montréal. Il a été reçu avec enthousiasme par toutes les classes de la population. Les Irlandais, entre autres, lui ont souhaité une bienvenue d'autant plus cordiale qu'il a gagné toutes leurs sympathies lorsqu'il administrait les affaires d'Irlande. On sait en effet, que lord Aberdeen jouissait en Irlande, lorsqu'il en était vice-roi, d'une popularité extraordinaire et que les Irlandais le regrettent encore.

À la réception de l'Hôtel-de-Ville, le maire Desjardins a lu une adresse très sympathique, et, en répondant à cette adresse, le gouverneur a dit des paroles qui ont créé une grande sensation. Il s'est en effet prononcé fortement en faveur de la *dualité de langues* et, joignant l'exemple au précepte, il a parlé en français et en anglais. Cette manière d'agir a dû indigner énormément les fanatiques qui voudraient nous forcer à parler uniquement en anglais dans ce pays colonisé par la France.

Faisant allusion au privilège qui nous a été garanti d'employer la langue française comme l'une des langues officielles, le gouverneur a ajouté que *"toute l'histoire et l'expérience entière de l'humanité sont là pour proclamer à son de trompe que toute tentative, toute intention, si honnête qu'elle soit, d'entraver ou d'abolir ces sortes de privilèges, aboutissent inévitablement à des fins tout opposées à celles qu'on avait en vue."*

.

. Le 5 septembre un grand congrès des catholiques des Etats-Unis a été ouvert à Chicago. Tous les diocèses et les vicariats apostoliques du pays y étaient représentés. On évalue à 5000 le nombre des personnes présentes à la première séance. Mgr. Feehan, archevêque de Chicago a souhaité la bienvenue aux visiteurs, et son Eminence, le cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore, a fait le discours d'ouverture. Ce congrès a duré plusieurs jours au milieu du plus grand enthousiasme. On y a traité plusieurs questions importantes, notamment la question sociale, celle de l'éduca-

tion catholique, et celle de l'indépendance du Saint-Siège. Parmi les principales résolutions votées à l'unanimité par le congrès se trouve la suivante qui est relative aux écoles :

" Nous devons continuer à employer tous nos efforts pour augmenter et affermir nos écoles paroissiales catholiques et nos collèges catholiques."

.

. Parmi les conventions de toutes sortes, tenues à Chicago pendant l'exposition, il y en a une d'un caractère étrange et dont l'histoire n'offre pas de précédents. C'est le *congrès des religions*. Outre les catholiques, il y avait là des juifs et des schismatiques, des protestants de toutes les sectes et de toutes les nuances, et des payens de toutes les catégories. Il y avait même des gens qui ne croient à rien et qui veulent élever leur négation à la hauteur d'un culte. Cette religion de *négation* s'appelle l'*Idéalisme* et elle vient de la nuageuse Allemagne.

L'erreur sous toutes ses formes coudoyait l'unique religion véritable dans cette Babel d'un nouveau genre.

Ce congrès a été la cause de beaucoup d'enthousiasme pour les uns et il a été l'objet de vives critiques de la part d'un grand nombre. La religion catholique a eu la préséance dans les séances. C'est le cardinal Gibbons qui a fait les prières d'ouverture, il siègeait à la droite du président.

.

. Ont été nommés :

1^o Lieutenant-gouverneur du Nouveau-Brunswick, le sénateur John Boyd. Il remplace Sir Léonard Tilley dont le terme d'office est expiré. M. Boyd est dans le commerce. Il est né à Mangherafelt, comté de Derry Irlande, le 23 septembre 1826. Il a toujours été partisan de la confédération. Il a été nommé sénateur en 1879.

2^o Chevalier commandeur de l'ordre de Saint-Michel et Saint-Grégoire, K. C. M. G. l'honorable Charles Hibbert Tupper, ministre de la Marine et des Pêcheries. Cette distinction lui a été accordée en récompense de ses services comme agent de l'Angleterre dans l'arbitrage de la mer de Behring. Le nouveau chevalier est le fils de Sir Charles Tupper, Haut Commissaire du Canada à Londres. Il est né à Amherst, Nouvelle-Ecosse, le 3 août 1855. Il a fait ses études dans les universités de McGill et de Harvard et il a été reçu avocat en 1878. Il est député de Pictou aux Communes depuis 1882 et ministre de la Marine et des Pêcheries depuis le 31 mai 1888.

3^o Juge de la cour suprême du Canada, l'honorable George E. King, juge de la cour Suprême du Nouveau-Brunswick. Il remplace le juge Patterson décédé dans le cours de l'été. M. King est né à Saint-Jean N. B., en 1839, et il a été reçu avocat en 1865. Il a été député à l'assemblée législative du Nouveau-Brunswick et il a été premier ministre de cette province. Le 10 décembre 1883, M. King a été nommé juge de la cour Suprême du Nouveau-Brunswick, charge qu'il a occupée jusqu'à sa nomination à la cour Suprême fédérale.

4^o Juge de la cour suprême du Nouveau-Brunswick, l'honorable P. A. Landry, ci-devant juge de la cour de comté. Il remplace le juge King. Le juge Landry est acadien et il est le premier catholique qui monte sur le banc de la Cour Suprême de sa province. Il a été député à la législature provinciale, ministre des Travaux Publics dans le cabinet Fraser en 1878, et Secrétaire-Provincial dans le cabinet Hanington en 1882. Il a été aussi député fédéral de Kent.

5^o Juge de la cour de comté, Nouveau-Brunswick, M. W. W. Wells, avocat de Dorchester. Il remplace le juge Landry.

ALST.

LA RELIGION DE COMBAT

Par l'abbé Joseph Lemann

1 fort vol. in-8.....Prix : \$1.88

MAITRES ÉCLAIRÉS ET GUIDES SURS

- I. Le savant rationaliste et le savant incrédule ne méritent pas ces qualifications d'honneur : " Maîtres éclairés, guides sûrs." Triste et orgueilleux état de leur raison, ou la froide raison. Résultats des ténèbres : science incomplète souvent dangereuse ; froid du cœur ; morale équivoque. — II. Ceux à qui conviennent ces qualifications, dans la cité de lumière : l'évêque, le pasteur, le docteur, le savant chrétien. Magnifique épanouissement des sciences humaines, subordonnées, par eux, à la Vérité éternelle. — III. L'heure présente est aux génies malfaisants : la fable des Harpies devenue une réalité. — IV. Obligation pour les bienfaisants génies de ne rien céder en tout ce qui concerne l'enseignement.

I

" C'est une loi, que l'intelligence humaine, et même toute intelligence créée, doit se former par un enseignement reçu avec respect d'une intelligence supérieure. Nul n'est à lui-même son principe et son initiation : il faut que le feu de la vérité, vivant dans un ancêtre spirituel, touche l'âme qui s'ignore et y allume l'incendie qui ne s'apaisera que dans la dernière leçon de l'Éternité. Jusque-là, l'intelligence sera comme endormie, ou si elle s'éveille par l'action sourde de sa nature, elle n'aura que des lueurs, des pressentiments, tout au plus de lentes et imparfaites coordinations. Dieu a été le premier maître du genre humain ; formé sous lui, l'homme a transmis à sa postérité le dépôt de la parole et de la science, et ce dépôt mystérieux, sans cesse accru par le travail des générations, arrive à chacun de nous dans un enseignement qui les résume et élève en quelques jours notre esprit à la hauteur où l'esprit humain est lui-même parvenu. Là commence en nous le règne de notre personnalité : enfants de la lumière, héritiers des âges, il nous est permis d'ajouter à la tradition, sans la détruire, le sable d'or que nos pieds découvriront en foulant les rivages inexplorés du vrai."

Avec quelle élévation de pensées et quelle magnificence de style, cette citation n'établit-elle pas que l'homme, enfant de lumière, est un être enseigné. Il a besoin, toute sa vie, de maîtres et de guides. Mais c'est à la jeunesse surtout qu'il faut de bons guides, pour la direction de ses études, de sa conscience, de ses mœurs.

Cherchons-les.

Un savant rationaliste ou incrédule mérite-t-il ces appellations

d'honneur, "Maître éclairé, guide sûr," et, avec elles, la confiance des familles ?

Difficilement.

Qu'on veuille bien peser les motifs de cette défiance, mêlée de compassion.

Chez le rationaliste et l'incrédule, la raison dit superbement : je veux être *seule*, je n'ai nul besoin du secours de la foi, je me suffis à moi-même.

Elle dit encore : je suis la *froide* raison.

Ainsi parlent le rationaliste et l'incrédule. Raison solitaire, raison froide !

Mais ainsi, également, a parlé l'orgueil, lorsqu'il naquit avec Lucifer. Quelles ont été, en effet, les pensées de Lucifer ? L'Écriture les rapporte : *Je me placerai au-dessus des nuées les plus élevées... je m'asseoirai dans les flancs de l'Acquilon.* C'est le propre de l'orgueil de rechercher une place à part, une place solitaire où il ne soit pas confondu avec tout le monde ; voilà pourquoi Lucifer disait : je me placerai au-dessus des nuées les plus élevées. Et c'est aussi le propre de l'orgueil d'être froid, égoïste, de n'être pas aimant : je m'asseoirai dans les flancs de l'Acquilon.

Hélas ! n'est-ce pas exactement la même conduite que tient l'orgueilleuse raison chez le rationaliste et l'incrédule ? Elle dit, cette orgueilleuse raison : je veux être seule, à part de la foi ; je n'ai nul besoin d'elle, je suis la raison solitaire... Elle ajoute : ce mysticisme, cette chaleur qui accompagne la foi, ne serait propre qu'à me troubler, qu'à faire dévier mon jugement : je suis la froide raison !

Eh bien, à quels résultats aboutira cette raison solitaire et froide ? A des résultats de ténèbres. Les voici :

Le premier résultat est une science *incomplète* et très souvent *dangereuse*.

Oui, le rationaliste peut être un savant, un très grand savant, dans les sciences positives, en géométrie, en physique, en histoire, en médecine ; mais savoir beaucoup, et ne pas savoir ce qu'il importe le plus de savoir, Jésus-Christ, le salut, n'est-ce pas une science incomplète ? N'est ce pas, hélas ! le travail de la taupe ? Comme elle, on remue la terre, et l'on ne connaît pas le ciel !

Et non seulement science incomplète, mais, très souvent, dangereuse. Newton, le grand savant, disait avec humilité : "Je ne sais ce que le monde pensera de mes travaux ; mais pour moi il me semble que je n'ai été autre chose qu'un enfant jouant sur le bord de la mer, et trouvant tantôt un caillou un peu plus poli, tantôt une coquille un peu plus brillante, tandis que le grand océan de la Vérité s'étendait inexploré devant moi." Ainsi parlait Newton après ses sublimes découvertes ; Newton croyait en Dieu, et devant l'océan de la Vérité, il s'abaissait, s'anéantissait, se comparant à un enfant jouant sur la rive avec des coquillages ! Mais l'orgueilleuse raison du savant rationaliste n'a pas cette timidité. Elle ne fait pas difficulté de s'aventurer, seule, avec ses propres forces, sur l'océan de l'Infini, et comme l'Écriture a dit

que celui qui veut sonder la Majesté sera accablé de sa gloire, l'orgueilleuse raison solitaire vient misérablement échouer sur les écueils du panthéisme, du fatalisme, du positivisme.

Voilà pour l'intelligence du rationaliste, et que se passe-t-il dans son cœur.

La raison ayant dit : je suis la froide raison, le froid du cœur lui a répondu.

Il n'est que trop vrai, le froid du cœur envahit souvent l'homme qui a dédaigné la foi des simples, la foi chrétienne. *Jé m'établirai dans les flancs de l'Aquilon*, disait Lucifer ; l'Aquilon glacial se fait sentir autour du cœur qui, pour planer plus haut, s'est séparé des simples.

Doit-on inférer de là que le rationaliste, que l'incrédule ne savent pas aimer ? Évidemment, ce serait de l'exagération. Mais leur amour est gêné, refroidi, par la froide raison ; c'est un amour qui n'a pas toute sa force, semblable à un soleil d'hiver ! La foi étant *une croyance par amour*, quand on n'a pas la foi, on a moins d'amour. Est-ce donc si surprenant ? N'est-ce pas de l'égoïsme que de ne point tenir compte de Jésus-Christ qui nous a tant aimés en mourant pour chacun de nous ? Aussi ce refus de lui donner son adhésion fait-il contracter au cœur un rétrécissement secret, qui gêne tout. Le rationaliste admet bien qu'il y a un Dieu, il peut prononcer son nom, mais ce nom n'a point d'ailes ; il peut dire : Dieu est ; mais c'est un Dieu glacé qui ne sait pas les chemins du cœur, être abstrait et solitaire, qui habite l'inaccessible région de l'infini, et devant lequel l'homme passe sans avoir l'idée d'une prière ni la puissance d'une larme, lui qui prie et qui pleure si naturellement ! Considérez, par exemple, un père longtemps rationaliste ou incrédule, en face de son enfant qui va faire sa première communion : quel contraste plein de compassion touchante ! Quelle ferveur, quel amour débordant dans ce petit cœur bien simple ! Quelles émotions refoulées, quels rayons brisés dans l'âme de ce pauvre père ! Pauvre rationaliste, pauvre incrédule, oh ! de grâce, rendez-vous ! Quittez l'Aquilon, croyez avec votre enfant, et accordez à votre cœur la jouissance d'aimer de toutes ses forces, jusqu'au fond, parce que votre raison aura été jusqu'au bout... jusqu'à la foi !

Mais qu'est-ce qui paralyse le plus d'élan de son cœur ? C'est l'obligation de la foi pratique. La plupart du temps, l'homme ne croit pas, parce qu'il ne veut pas pratiquer. Rationaliste dans l'intelligence, il s'appelle néanmoins honnête homme dans la pratique. Eh bien, dit-il vrai ? Dans sa conduite y a-t-il, du moins beauté morale ? Là, est-il fils de lumière ?

Hélas ! non ; et le troisième résultat de ténèbres qu'il faut constater en lui, c'est une *morale équivoque*.

Le Père Lacordaire disait :

« Qui de nous n'a connu de belles natures à qui la foi seule manquait ? En les voyant, l'amour naissait de lui-même, et une joie du cœur nous révélait la présence et le charme du bien. Mais si la confiance nous a fait descendre plus avant dans le mystère

de ces créatures choisies, avec quel douloureux respect y avons-nous touché des blessures d'autant plus sensibles qu'elles étaient plus secrètes."

Que ces paroles sont justes ! Le prêtre sait bien qu'à côté d'une belle intelligence il n'y a pas toujours une belle conduite !

Mais d'où vient que le rationaliste ne saurait être dans sa conduite le parfait honnête homme, un juste, un fils de lumière ? D'où vient cela ?

Un aveu plein d'humilité touchante l'explique admirablement. Désabusé des orgueilleuses et chimériques illusions du rationalisme, Maine de Biran écrivait à la fin de sa vie, en parlant de Jésus-Christ et de lui-même : "*Il faut toujours être deux ! Malheur à celui qui est seul, il est malheureux et dégradé ; et quoiqu'il en impose au dehors, il ne s'en imposera pas à lui-même.*" Maine de Biran avait raison : pour être honnête, il faut être deux, Jésus-Christ et soi ; la grâce divine et l'effort humain ! Car l'effort humain, seul, n'aboutit qu'à des faiblesses. L'honnête homme solitaire, qui suit un sentier en dehors de la foi pratique et des sacrements, pourra en imposer aux autres, il ne s'en imposera pas à lui-même. En lui, il y aura des actes bons, je l'accorde ; mais une vie totalement bonne, jusqu'au bout, sans défaillance jusqu'à la fin, celle d'un parfait honnête homme, au dedans comme au dehors, je le nie. Il n'est aucune honnêteté naturelle qui n'ait eu à rougir par quelque endroit, aucune qui ne tremblerait devant ce mot terrible d'un homme célèbre : *S'il fallait choisir d'être connu tout entier, il n'y a pas d'homme qui ne préférât d'être ignoré tout entier.* Oui, demandez à un rationaliste ce qu'il préférerait, s'il avait à choisir entre être connu tout entier ou être ignoré tout entier, à coup sûr il préférerait les ténèbres.

Elles lui conviennent !

Le savant chrétien qui revient du saint Tribunal de la pénitence et de la sainte Table, s'il a eu des défaillances, s'est, du moins, retrempé dans la lumière.

Tout cela fait que la science, chez le rationaliste et chez l'incrédule, inspire des tristesses, des défiances, des alarmes. Cette terrible sentence, véritable épée de Damoclès, demeure suspendue au-dessus de tous les talents superbes et solitaires : *Malheur à la connaissance stérile qui ne se tourne pas à aimer !*

II

Nous avons éliminé. Déployons maintenant la liste des vrais maîtres et des guides sûrs.

C'est l'Eglise catholique qui dresse cette liste, avec équité et largeur. N'est-ce pas elle, en effet, qui a été établie la demeure de la sagesse, de la vertu et de la science ? L'Esprit de Dieu plaçait, dix-huit siècles avant Jésus-Christ, cette interrogation sur les lèvres d'un prince-pasteur de l'Arabie, en vue des générations à venir :

La sagesse, où se trouve-t-elle ? et quel est le lieu de l'intelligence ?

L'abîme dit : Elle n'est point en moi ; et la mer : Elle n'est point avec moi.

Elle ne se donne point pour l'or le plus pur, et elle ne s'achète point au poids de l'argent.

On ne la mettra point en comparaison avec les marchandises des Indes, dont les couleurs sont les plus vives, ni avec la sardoine la plus précieuse, ni avec le saphir.

Ce qu'il y a de plus grand et de plus élevé ne sera pas seulement nommé auprès d'elle ; mais la sagesse a une secrète origine d'où elle se tire.

D'où vient donc la sagesse ? et où l'intelligence se trouve-t elle ?

L'interrogation, posée il y a trente-six siècles, n'est pas restée une énigme. La sagesse, partie du sein de Dieu avec le Verbe, réside aujourd'hui dans l'Eglise catholique, et l'intelligence se trouve aussi auprès d'elle.

Académies des savants, comptoirs des Indes, or des Hébreux, ce n'est pas vous qui procurez la sagesse, ni la vertu et la vraie science qui en émanent : c'est l'Eglise catholique.

A elle donc il appartient de présenter au monde la liste des maîtres éclairés et des guides sûrs.

La variété en est magnifique.

On peut, toutefois, les distribuer en quatre catégories d'honneur, subordonnées par la hiérarchie.

Le premier maître éclairé et guide sûr est l'Évêque.

Le nom d'évêque, d'après son étymologie venue du grec, signifie : voir sur, voir de haut. L'évêque voit de haut, pour éclairer et pour guider.

Chaque évêque est dans son diocèse, la colonne et l'appui de la vérité.

Quel spectacle que celui d'un évêque revêtu de ses insignes, assis sur son trône pontifical, entouré de son clergé et de ses fidèles ! C'est vraiment la vision de la force et de la durée, le lien du présent, du passé et de l'avenir, la colonne au centre du peuple chrétien !

O évêques, que vous êtes vénérables ! Un rayon de l'immutabilité divine est répandu sur vos visages, et un autre rayon de la fécondité divine descend dans vos bénédictions !

Après l'évêque, le deuxième maître éclairé et guide sûr prend le doux nom de *pasteur* ; on le nomme aussi *curé*, appellation non moins douce, provenant du mot latin *curare*, avoir soin.

Homme simple et modeste, content de peu, vivant au milieu des peuples sans richesses ni puissance, et cependant avec une autorité constante, respectée, remarquable par sa simplicité même : tel est le pasteur, homme de chaque jour. Un bon pasteur : que de lumières et que de sureté viennent de lui !

“ Assis, non plus sur les collines éternelles, mais sur les hauteurs abaissées de notre terre, Jésus étendait au loin son regard. Il pénétrait le ciel pour y lire les mystères de la justice et de l'amour, les secrets de l'avenir, et les moments de Dieu ! Puis, le ramenant sur ses brebis, il les interrogeait, il les avertissait ;

parfois même il les menaçait ; ô douces menaces de l'amour !.... Le plus souvent, il leur inspirait la sécurité, l'espérance et la joie.

" Douces brebis, vivez en paix, le cœur du Bon Pasteur vous protège ; goûtez la vie, il vous donne ; que l'amour vous fasse croître, qu'il vous multiplie sur la terre comme l'innombrable armée des étoiles qui brillent au-dessus de vos têtes, et que le regard du Seigneur dirige à travers les immenses plaines des cieux."

Cette délicieuse description a été faite du Bon Pasteur par excellence, du Fils de Dieu descendu sur la terre : il est permis de l'étendre à tout fidèle pasteur des âmes qui continue, dans le poste que l'Eglise lui a confié, les fonctions de Jésus-Christ.

Au troisième rang, apparaît le *docteur*.

Qui établira et montrera l'accord harmonieux de ces trois sublimes puissances : la raison, la foi, la science ? Qui dissipera les doutes, cruels tourments des esprits les plus soumis et les mieux cultivés ? Qui dirigera la marche du juste dans ces âpres sentiers où l'âme, quoique pleine de bonheur, éprouve bien cruellement parfois les angoisses de l'exil ? N'est-ce pas le docteur de la vérité.

Le docteur ! l'homme de la doctrine ! l'homme qui sait les voies de la sagesse et la poursuit à travers des espaces, où l'aigle même n'atteint pas, dans la sublimité des cieux, pour la rapporter ensuite aux esprits plus faibles, plus timides, aux bumbles et aux petits : quel vol royal, et quelle belle mission d'explorateur au nom de la charité ! Aussi, le prophète Daniel faisant une description sommaire, rapide, très rapide de la vie future, s'arrête cependant devant les docteurs, les montre du doigt, et dit : *Ceux qui en auront instruit un grand nombre dans la justice brilleront comme des étoiles dans des éternités sans fin.*

La même plume délicate qui a célébré le pasteur décrit ainsi le rôle du docteur :

" La terre a ses sources qui lui donnent leurs eaux ; le firmament du ciel a ses astres qui versent sur le monde leur lumière ; les nuées, qui entourent notre globe, portent dans l'air et répandent ensuite sur la terre la rosée et la vie. Pourquoi les âmes n'auraient-elles point aussi des sources, où elles iront puiser les eaux de la divine sagesse ; des astres qui répandront sur elles leurs pures clartés ; des nuées bienfaisantes, dont l'influence leur rendra la fraîcheur et la vie ?

" O âmes, n'enviez à la terre ni les sources qui l'abreuvent, ni les astres qui l'éclairent, ni la rosée qui la féconde : Dieu, dans ses miséricordes, ne vous a-t-il pas donné les docteurs de la vérité ? "

Entre tous ces docteurs, il suffit d'un nommer un : saint Thomas d'Aquin !

" Simple comme l'aigle, vaste comme lui, on ne le perd jamais de vue dans son vol, si élevé qu'il soit, et ses serres puissantes écartant tous les nuages, il demeure immobile dans la lumière et et comme se transformant en sa substance."

L'évêque a la garde de la vérité ; le pasteur en exerce la culture paisible ; le docteur en poursuit l'exploration. Reste une dernière

fonction, plus modeste, mais non moins importante, celle du *savant chrétien*. Son domaine est la science humaine : histoire, géographie, médecine, mathématique, jurisprudence, mécanique, industrie. Savant, parce qu'il sait beaucoup en matière de science ; chrétien, parce qu'il soumet sa science à la vérité éternelle..

Si les vrais savants s'honorent de relever de la religion chrétienne, de son côté, la religion s'applaudit de ce qu'ils font partie de son chandelier d'honneur et en rehaussent l'éclat. Car le christianisme ne permet pas seulement la science, il la recommande. Il ne craint pas d'ouvrir trop larges les portes du savoir. Il fait luire la science, comme Dieu fait luire le soleil sur les bons comme sur les mauvais, laissant toute responsabilité à ceux qui usent mal de la lumière et ne songeant pas à l'éteindre.

De là vient la probité de la science chrétienne :

Elle est scrupuleuse ; elle ne se paye ni de faits hasardés, ni de conséquences prématurées ;

Elle est humble, et ne croit pas que ce soit trop de toute une vie pour acheter une vérité si petite qu'elle soit :

Elle est patiente enfin, parce qu'elle se confie. " Nous descendont. le microscope à la main, dans les derniers détails de la physiologie végétale ; nous nous penchons sur les creusets de nos laboratoires, nous reconstruisons péniblement des inscriptions effacées et des langues en ruines. Il ne nous est pas donné de voir le terme de ces recherches arides : mais nous savons que d'autres y trouverons des conclusions glorieuses pour la Providence. Nous ne sommes qu'au commencement, et le chemin est long ; mais nous savons que Dieu est au bout. Quand nos pères posaient la première pierre de leurs basiliques, quand ils commençaient Notre-Dame de Paris, de Chartres ou de Reims, ils n'ignoraient point qu'ils ne jouiraient pas de leur ouvrage. Mais, si longtemps que pût durer la construction, ils savaient que leur foi durerait encore plus. Ils avaient confiance en la postérité catholique. Ils descendaient dans la poussière et dans la boue pour y asseoir les premières fondations, attendant que d'autres générations vinssent en élever les assises, jusqu'à ce qu'après cinq cents ans la croix triomphante en couronnât le clocher

" C'est la conduite de l'Eglise : et jamais elle n'a caché l'estime qu'elle faisait de la science. "

Aussi, comme toutes les sciences ont profité de cette estime, de cette sollicitude et de cette largeur de la religion ! Chaque science a pu s'associer au langage de joie que le Livre de Dieu fait tenir à la Sagesse : *J'ai étendu mes branches comme le térébinthe, et mes branches sont des branches d'honneur et de grâce*. Chaque science a étendu ses branches d'honneur. Auprès de chaque groupe de sciences, brillent les savants chrétiens qui font remonter vers Dieu le rayon de leur propre célébrité :

Auprès des belles-lettres, brillent des célébrités littéraires qui disent : " Il y a dans le nom de Dieu quelque chose de superbe, qui sert à donner au style une certaine emphase merveilleuse, en sorte que l'écrivain le plus religieux est presque toujours le plus

éloquent. Sans religion on peut avoir de l'esprit ; mais il est difficile d'avoir du génie.

Auprès de la médecine, brillent des célébrités médicales, qui disent, à propos de tel malade arraché au trépas : *Je l'ai traité, Dieu l'a guéri.*

Auprès des sciences naturelles brillent des industriels célèbres qui disent : " La nature n'est pas une prison. Elle est bien plutôt *une toile entre deux ouvriers, un père et un fils, assis au même travail : un voile sublime, transparent, tendu entre deux esprits, l'esprit créateur et l'esprit humain.*

Auprès de la géométrie, du calcul, de la physique, brillent des mathématiciens célèbres qui disent : " Tout cela est vrai, mais tout cela ne saurait remplir le cœur de l'homme, ni suffire à la conduite de la société. **GLOIRE A DIEU ET PAIX AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ : les mathématiques n'atteindront jamais à la sublimité de cette formule.**"

Voilà les savants chrétiens, vrais maîtres et guides sûrs : ils marchent, à bon droit, dans la phanlange lumineuse de l'enseignement, à la suite de l'évêque du pasteur, du docteur.

III

Lorsque Virgile chantait l'approche d'un âge d'or sous le sceptre d'un Enfant extraordinaire qui descendrait des cieux, si un Prophète lui eût annoncé que sa vision poétique se réaliserait, que des Nations aristocratiques et fières deviendraient, sous la direction de ce merveilleux Enfant, les premières du monde par le savoir et par les armes, qu'elles seraient de race latine, mais qu'un temps viendrait où, une grande révolution interrompant et retournant toutes choses, on en arriverait, chez ces Nations, à proscrire de l'enseignement le nom sacré de la Divinité, que la langue latine, à cause de ses affinités avec la Divinité, serait elle-même suspecte, et qu'une multitude d'esprits médiocres, athées, sensuels, se feraient les satellites de cette abominable entreprise dans les écoles : assurément, le chantre d'Ausonie eût été stupéfait, révolté, épouvanté de cette métamorphose ; je me demande si son doigt vengeur n'eût pas indiqué, au III^e Livre de son immortelle *Énéide*, l'épisode des Harpies qui caractérise bien la dégoûtante entreprise apostate.

Il est utile de la rappeler :

Dans un enfoncement du rivage, nous avions (*Énée et ses compagnons*) dressés des lits de gazon, et nous savourions des mets délicieux. Tout à coup, du haut des montagnes, les Harpies fondent d'un vol effroyable, battant des ailes avec un grand bruit, enlèvent nos viandes, et salissent tout de leur contact immonde ; à leurs cris sinistres se mêle une odeur fétide. Nous nous retirons alors dans une gorge profonde, sous l'abri d'un rocher que des arbres enveloppaient d'une ombre impenetrable ; et là nous dressons une seconde fois les tables, et rallumons le feu sur les autels. Une seconde fois la troupe bruyante sort de ses repaires secrets et fondant sur nous d'un point opposé du ciel, voltige autour de notre butin en secouant ses pieds crochus, et souille les mets de son haleine infecte. J'ordonne alors à mes compagnons de prendre leurs armes

et de faire la guerre à cette cruelle engeance. Ils exécutent mes ordres, et disposent leurs épées et leurs boucliers, qu'ils tiennent caches sous l'herbe. Aussitôt que les Harpies, descendus des hauteurs, ont fait retentir le rivage sinieux du bruit de leurs ailes, Misène, monte sur une éminence, donne le signal avec la trompette : mes compagnons s'élancent, et, dans ce combat nouveau pour eux, essaient de blesser ces impurs oiseaux de la mer. Mais leurs plumes résistent à toute atteinte, et leurs flancs restent invulnérables : elles s'enfuient d'un vol rapide au plus haut des airs, nous laissant une proie à demi rongée et souillée de leurs traces dégoutantes.

Fable de jadis, tu es devenue, en nos temps, poignante réalité ! Semblables aux Harpies, mais plus redoutables, les idées et les bandes de la Révolution n'ont-elle pas tout envahi et tout souillé ? Elles *enlèvent*, et elle *salissent*. L'école, en particulier, se ressent de leur passage immonde !

L'heure est aux génies malfaisants : ils ne sont ni maîtres, ni guides, mais Harpies !..... *nous laissons* (dans l'âme des enfants) *une proie à demi rongée et souillée de leurs traces dégoutantes !*

IV

Quelles obligations résultent de cet état de choses pour les vrais maîtres et les guides sûrs ? L'obligation, d'abord, d'élever encore plus haut le flambeau de la vérité éternelle, et de rendre plus actives, plus fructueuses et plus éclatantes leurs recherches de la science.

Bienfaisants génies, ils ne doivent pas se démettre. Ils ne doivent également tolérer ni souillure ni enlèvement. Bref, ils ont le droit de parler un fier langage et qu'ils le parlent. ce langage :

Jésus-Christ, le seul vrai maître, s'est adjoint des suppléants, et c'est nous ! Pour pouvoir porter en tous lieux l'enseignement du salut, nous nous sommes pliés à toutes les conditions. Nous avons fendu du bois et défriché le sol avec les pauvres bucherons, et nous avons pris nos grades dans les écoles et les universités. Chargés de la science du ciel, nous nous sommes assis au milieu des sciences de la terre, et il est arrivé qu'au contact de la science du ciel, celles de la terre ont pris un essor qu'elles n'avaient jamais connu. Elles se sont rattachées au Christ, comme les rayons se rattachent à l'astre de la lumière. Salomon avait laissé, sur la science, cette inscription mélancolique : *elle est une vanité* ; nous l'avons remplacée par celle-ci : *elle est le contrefort de la Vérité*.

Tels ont été nos services.

Or, voici maintenant qu'on voudrait nous mettre hors la science, comme on nous met hors la loi ; nous ne pouvons pas accepter cette proscription.

Nous ne pouvons pas : parce que, en vertu du droit divin, nous devons enseigner, et parce que, en vertu du droit de propriété, les sciences relèvent de nous, avant de relever de qui que ce soit.

Quelle sera donc notre attitude en face de n'importe quelle tentative de persécution ?

Nous parlerons nous enseignerons

Nous enseignerons qu'il faut adorer Jésus-Christ.

Nous enseignerons qu'il faut sauver son âme, et obtenir à tout prix la vie éternelle.

Nous enseignerons qu'il faut aimer la science, et que toutes les sciences sont belles.

Nous enseignerons l'histoire, la physique, les mathématiques, la philosophie, toutes les sciences.

Nous enseignerons que quiconque est savant, religieux et honnête, est digne et libre d'être professeur.

Voilà ce que nous enseignerons.

Et si l'impiété, si l'Etat, devenu impie, hérissé de difficultés notre participation à ses grades, nous tâcherons, par beaucoup de science et de modestie, de forcer ses respects et de ravir son admiration; si, rompant en visière, il nous déclare inhabiles et incapables, eh bien, nous nous passerons de ses diplômes;

Si on nous dispute l'emplacement de nos écoles, si on nous en limite le terrain, nous dirons aux montagnes le mot du Christ : *Otez-vous de là*, afin que nous puissions bâtir; et les montagnes obéiront, moins dures que l'endurcissement de l'impiété, moins dures que la jalousie de la fausse science!

Si, enfin, on pousse les rigueurs jusqu'à nous interdire d'enseigner par des menaces de prison, d'exil ou de mort, nous nous rappellerons que notre Maître, après avoir exposé sa céleste doctrine, *s'est exposé*, pour elle, sur la croix: à notre tour, chargés de continuer l'exposition de sa doctrine, nous nous exposerons pareillement, pour elle, à tous les périls.

LA MYSTIQUE DIVINE

DISTINGUÉE DES

CONTREFAÇONS DIABOLIQUE

ET DES

ANALOGIES HUMAINES

Par **M. J. RIBET**

Prêtre de Saint-Sulpice,

professeur de théologie morale au grand séminaire d'Orléans

3 forts volumes in-8.....Prix : \$5.50

PHILOSOPHIA MORALIS

IN USUM SCHOLARUM

Auctore Victore Cathrein, S. J.

1 vol. in-8.....Prix : \$1.25

L'ACCORD
DE
LA SCIENCE
ET DE LA FOI

Par le **P. Michel MIR S. J.**

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

Par le P. Ch. HOUZE, S. J.

1 vol. in-12..... Prix : 75 cts.

INTRODUCTION.

SOMMAIRE. — L'unité dans la variété, loi du monde physique, moral, et intellectuel. Elle a son principe en Dieu. — L'harmonie de l'univers, connue du premier homme, détruite par son péché. — Vains efforts des philosophes païens pour comprendre cette harmonie. Jésus-Christ seul montre le principe de l'unité dans l'ordre intellectuel. — Doutes que l'orgueil humain soulève, malgré la révélation, contre cette harmonie. De là sont venus les conflits entre la science et la foi. — Importance actuelle de cette question ; manière de la traiter. — Solution d'une difficulté.

Dieu, qui joint en lui-même, d'une manière ineffable, le nombre et la distinction avec l'unité de son indivisible essence, a voulu graver dans toutes les créatures une empreinte de ses infinies perfections. L'unité dans la variété, telle est la loi qui régit tous les êtres. Cette loi résume les autres lois de l'univers ; elle brille avec une incomparable splendeur dans toute la création ; elle s'étend à l'ordre physique, comme à l'ordre scientifique ou intellectuel.

Plus nous étudions les forces de la nature matérielle, plus nous découvrons entre elles de rapprochements. La lumière, la chaleur, l'attraction, l'électricité, le magnétisme, et les autres agents qui opèrent dans la matière, présentent de prodigieuses analogies ; ils se remplacent mutuellement et se transforment les uns dans les autres, malgré toute la diversité des aliérations qu'ils produisent dans les corps, ils portent les marques d'une commune origine ; ils semblent n'être que les effets d'une même cause et les suites d'un principe unique. Entre ces forces et celles qui aiment les êtres organiques, il existe de surprenantes affinités ; et les êtres organisés, comparés entre eux, soit dans leur ensemble, soit dans leurs parties, suivent à leur tour une gradation insensible : ils sont tous assujettis à un plan unique d'organisation ; et quand on les étudie, on y trouve sans cesse la variété sous un aspect et la ressemblance sous un autre.

Enfin, au sommet de cette glorieuse échelle, vient l'homme, en qui se rassemblent et s'harmonisent substantiellement la vie végétative, la vie sensitive et la vie intellectuelle. Par sa ressemblance avec les esprits ou les intelligences séparées, et par son élan irrésistible vers Dieu il forme le trait d'union du monde inférieur ou matériel et du monde supérieur ou spirituel ; il rattache le monde visible à l'invisible, le temps à l'éternité.

Dans les lois physiques, dont l'action sur les corps nous est connue par les effets sensibles, nous entrevoyons une ombre de celles qui régissent les créatures raisonnables. Le monde physique et le monde moral se répondent et se complètent à merveille ; dans les principes de l'un nous voyons symbolisés les principes de l'autre ; la science de ce qui *est* nous élève à la science de ce qui *doit être* ; et, tous en convenant, les lois qui gouvernent l'homme constituent le fondement de celles qui dirigent la société. Car la société n'est que l'ensemble des individus tendant à une même fin par des moyens communs et sous la direction d'une autorité suprême. Ainsi tout se trouve enchaîné dans l'univers ; tout se rapporte aux mêmes principes, tout converge vers un même centre.

Mais c'est dans le monde scientifique ou intellectuel que resplendit surtout la variété combinée avec une admirable unité.

Aussi bien que les muses, les sciences sont sœurs ; dans leurs traits apparaissent les marques d'une commune origine ; et dans leurs instincts se révèlent les mêmes tendances ou la même destination. Unies dans une fraternelle étreinte, elles se prêtent un mutuel secours ; elles marchent de pair ; l'une ne peut avancer d'un pas sans que les autres ne se mettent en mouvement ; aucune ne rétrograde sans que les autres ne s'en ressentent, ne se troublent et ne se confondent. Entre elles il ne peut y avoir de divorce ou d'inimitié ; elle marchent ensemble à la conquête de l'univers, et ensemble elles lui arrachent les secrets les plus précieux. De là vient que nous ne pouvons nous appliquer à l'étude d'aucune d'entre elles sans le secours des autres ; et plus nous pénétrons dans la recherche des éléments qui les composent, des lois qui les gouvernent et des principes généraux qui en sont la règle, plus nous découvrons d'unité, de simplicité et d'harmonie dans ces éléments et ces principes. Nous finissons par les voir se confondre et s'identifier, de même qu'en géométrie les figures inscrites ou circonscrites tendent à se confondre avec la courbe limite.

La raison de cette merveilleuse unité des sciences, c'est la nature même de la connaissance scientifique. La science n'est que la manifestation et la reproduction dans le monde intellectuel, des êtres qui composent l'univers ; c'est l'ordre des choses transporté dans l'ordre des idées ; c'est dans le miroir de notre intelligence, le fidèle reflet des objets que nous étudions, des forces qui animent ces objets, et des lois auxquelles obéissent ces forces. Or, dans le monde, tout est enchaînement, tout est harmonie : toutes les parties de l'univers, sorties au même moment des mains de Dieu, tendent, chacune à sa manière, au but suprême et universel de la Providence ; toutes, sous une même loi, se rassemblent dans une parfaite unité ; toutes contribuent à la réalisation du plan divin, plan unique, essentiellement constant dans sa substance, mais varié de mille manières dans ses détails. Ce plan est l'œuvre de la Sagesse infinie qui exista de toute éternité, avant que surgissent du néant le ciel de la terre, les abîmes de la mer, les monts et les prés ; qui fut avec Dieu dans la formation des cieux, quand il mesurait la surface du monde, quand il établissait l'air au-dessus de la terre

et au-dessous d'elle les sources de l'abîme ; quand il donna à la mer ses lois, afin que les flots ne franchissent point leurs limites. Ce plan est l'œuvre du Dieu qui mesura les eaux dans le creux de sa main et de ses doigts pesa les cieux ; qui donna des lois à la pluie et traça leur route à l'éclair et au tonnerre ; qui contemplit tout ce qui se fait sous le ciel. La majesté de ce Dieu resplendit jusqu'aux extrémités du monde ; les cieux racontent sa gloire, et proclament l'incomparable sagesse de toutes ses œuvres. Or cette unité et cet accord qui brillent dans la nature, doivent briller aussi dans la science et dans la pensée qui reflètent la nature. Le principe de l'unité dans la création est l'essence divine, cause efficiente, exemplaire et finale de toutes choses, source de tous les êtres et raison de leur existence, soleil qui éclaire et vivifie tout, lumière éternelle et indéfectible, dont les rayons se réfléchissent sur le brin d'herbe qui se courbe au souffle du zéphyr comme sur les globes immenses des astres qui roulent dans l'espace. De même, les sciences doivent trouver leur unité, leur perfection et leur harmonie dans cette essence souveraine. Les idées de l'homme, pour être exactes et vraies, s'accordent et, pour ainsi dire, vibrent à l'unisson avec les idées de Dieu ; la science humaine est l'image de la science divine, et la vérité qui reluit dans notre entendement n'est qu'une ombre, une participation de cette vérité surnaturelle, mère de toutes les vérités, lumière de toutes les intelligences, source et principe de toute connaissance. C'est dans cette vérité divine que l'unité resplendit avec une ineffable perfection. Communiquée aux créatures et réfléchie par elle dans nos intelligences, cette divine unité doit nous faire saisir la liaison de toutes les sciences, et nous montrer le point où s'achèvent et se complètent toutes les connaissances de l'homme. D'où il suit que plus les sciences humaines s'approchent de ce point, plus elles s'approchent de leur unité ; plus elles s'en éloignent, plus elles s'écartent entre elles, tout comme les rayons d'un cercle sont plus ou moins écartés les uns des autres suivant qu'ils s'éloignent plus ou moins du centre. Là est l'unité suprême, absolue, transcendante de la science ; le point où se rencontrent et se perfectionnent toutes les connaissances scientifiques, le centre où se rejoignent et s'harmonisent la sagesse divine et la sagesse humaine, la science et la foi, la raison et la révélation, le dogme et la pensée véritablement libre.

Cette unité des connaissances scientifiques se montra dans toute sa sublimité au premier homme, quand son intelligence s'ouvrit aux vérités que Dieu, dans son adorable providence, daigna lui manifester. Son regard, que rien ne troublait, embrassa la grandeur des pensées divines qui allaient se réaliser dans l'univers ; il découvrit les mystères de la nature et ceux de la grâce, les analogies entre le monde matériel et le monde spirituel, les beautés de la création, la perfection de ses lois et la convenance de toutes ses parties. Éclairée par la lumière divine, la nature se réfléchissait dans l'intelligence avec toute sa splendeur et tous ses charmes, avec la simplicité de son plan et l'harmonie de ses relations. Le concert de la nature, écho dans le temps de cette harmonie ineffable qui

résonna de toute éternité dans la profondeur des pensées divines, était à son tour la répétition affaiblie d'une autre harmonie plus belle, plus intime, plus profonde, que l'homme entendait résonner en son cœur. Entre ses idées et ses affections, entre sa raison et ses instincts, il y avait un accord admirable. Ses pensées étaient pures, ses affections bien réglées ; ses désirs parfaitement conformes à la loi que la main divine avait gravée dans son esprit. Dieu occupait son cœur ; et de ce centre divin jaillissait une source vive de béatitude sans mélange, qui, s'élevant jusqu'à la vie éternelle, retombait sur son âme et l'inondait tout entière de célestes délices.

Bientôt la prévarication de l'homme vint le priver de ces ineffables jouissances. Son orgueil, troublé d'un souffle funeste la flamme que Dieu avait allumée en son âme fit tomber sur son entendement les ténèbres les plus épaisses, et mit sa volonté dans une position fautive, irrégulière et contradictoire. Un penchant pervers et diabolique altéra toutes ses facultés, corrompit toutes ses passions. Les relations de la créature avec la Créateur furent bouleversées ; le mal envahit le monde ; la division et la haine commencèrent à régner dans ces régions où ne devait fleurir que l'unité, l'harmonie et l'amour.

Pendant que les descendants du premier homme perdaient peu à peu le souvenir des enseignements divins, les idées fondamentales de la science allèrent également en s'obscurcissant et en s'altérant : les domaines du savoir se peuplèrent de monstres et de ruines ; les principes scientifiques cessèrent d'être les parties vivantes d'un grand tout ; ce ne furent plus que des accidents de l'intelligence, des unités disparates non réductibles en nombre ou en système, des étincelles ou des jets de lumière, sans rapport à un foyer ou à un centre commun : leurs lueurs éclairaient un moment l'esprit, mais ne lui permettaient pas de voir dans toute sa splendeur le plan de la création. Par la prévarication du premier homme, la science, ayant cessé d'adorer Dieu, avait perdu son unité et, avec elle, son principe de vie.

Cependant l'intelligence humaine, guidée par un divin instinct, cherchait avec une ardente curiosité la loi de l'unité qui préside à la création. Plongée dans les ténèbres, elle croyait voir les magnificences de la nature et celles de la science, qui la reflète dans la sphère de la pensée ; cet harmonieux concert, soupçonné plutôt que scientifiquement connu, était chanté par les poètes, exalté par les philosophes et célébré par tous ceux qui pouvaient apprécier les beautés de l'univers. Ainsi Phérécyde, interprète de la science et des traditions des Phéniciens, représente l'univers comme dessiné sur une toile magnifique, tissée de concert par Jupiter et par l'Harmonie, mère de toutes choses. Pythagore, partant de l'idée qu'en tout ce que nous voyons brille une régularité mathématique, sputient que l'unité est l'élément primordial des êtres visibles et invisibles ; que tout l'univers est une musique divinement composée, le résultat de l'accord très parfait des nombres et des proportions. Et Platon, plein de ses grandes idées sur la Divinité, affirme que Dieu, le grand Architecte du monde, le grand Géomètre,

comme il le nomme, consacre son activité infinie à *faire de la géométrie* dans l'univers. C'est ainsi que l'antiquité poétique figurait le sublime enchaînement des êtres, leur mutuelle correspondance et l'unité qui les anime, devinant par une prodigieuse intuition la source de cette unité, la Sagesse éternelle, qui forma tous les rouages de l'univers, qui est le principe de l'être comme de la connaissance, qui règne dans le monde matériel par son activité infinie, et dans le monde moral par la sainteté, la providence et la justice.

Mais ce principe souverain d'unité et de vie, si beau même dans le demi-jour sous lequel il se présentait à l'imagination des anciens, nous apparut dans toute sa splendeur et sa magnificence depuis l'avènement de celui en qui se trouvaient renfermés tous les trésors de la science de Dieu, et qui vint en ce monde pour rendre témoignage à la vérité. Il éleva de nouveau la science à la sphère surnaturelle d'où elle était descendue par la chute de l'homme. Il fut la chaîne d'or, qui, unissant le ciel avec la terre, rattacha toutes choses, visibles et invisibles. Grâce à son enseignement céleste, l'idée de Dieu s'éclaircit et se perfectionna dans l'entendement humain ; l'homme connut avec une pleine assurance la fin de la créature raisonnable et la fin subordonnée du monde ; toutes les vérités scientifiques, religieuses et morales se rapprochèrent et s'em brassèrent dans ce Verbe éternel, qui, après avoir parlé aux hommes par le spectacle de la nature, par la voix des prophètes et par les merveilles accomplies en faveur du peuple élu, voulut leur parler lui-même, immédiatement et directement, et asseoir sur le fondement de son indestructible vérité l'édifice de la science et celui de la félicité du genre humain. Le Verbe de Dieu fait homme, la sagesse incréée et subsistante, conçue de toute éternité dans le sein de l'essence divine, vint en ce monde fonder le règne de la vérité ; il vint prouver que la vérité n'est point un vain mot, une abstraction froide et sans vie, mais une réalité glorieuse, qui existe dans le Verbe et par le Verbe, une lumière qui éclaire et vivifie tout ; une parole entendue et respectée par tous ceux qui appartiennent au royaume de la véritable sagesse. Non content du témoignage passager de son enseignement, il établit une autorité visible, permanente et inexpugnable ; et lui donna le pouvoir d'expliquer la vérité qu'il avait enseignée lui-même, et de la propager dans le monde entier jusqu'à la consommation des siècles.

Mais cette auguste autorité, les enseignements qu'elle propose et la lumière qu'elle répand dans l'intelligence, bien que suffisant à ramener l'homme des sentiers détournés de ses erreurs à la voie royale de la véritable sagesse, ne l'illuminent pas de manière à l'accabler sous l'éclat de l'évidence. Leurs clartés sont douteuses, variables et insconstantes. Nous marchons dans la foi, dit saint Paul, et non dans la claire vue ; nous ne connaissons qu'en partie, nous ne prophétisons qu'en partie ; maintenant nous voyons comme par un miroir et dans l'obscurité, en attendant le jour où la vérité nous sera révélée dans toute sa perfection et sa plénitude, où nous le verrons intuitivement face à face, comme nous nous voyons et comme nous nous connaissons nous mêmes. Ainsi la splendeur in-

trinsèque de la doctrine révélée, la grâce et les bienfaits de la rédemption, ne nous enlèvent pas la triste liberté d'errer, et moins encore l'orgueil du cœur qui, après avoir causé le premier égarement de notre intelligence, et la première perversion de notre volonté, continue à se mêler à toutes nos erreurs, et à influencer sur toutes nos fautes et sur tous nos dérèglements.

Mystère profond du cœur humain ! D'une part, il se sent poussé vers Dieu, son principe et sa fin nécessaire ; et de l'autre il s'en éloigne, comme s'il voyait en Dieu un ennemi. Il travaille et se tourmente pour savoir, il confesse que rien n'est plus beau que la vérité, qu'elle vaut bien tous les trésors du monde, qu'à sa recherche l'homme doit traverser les mers, voyager dans les régions lointaines, s'exposer à tous les périls ; et quand cette vérité s'offre à lui dans son éblouissante beauté, il en détourne les yeux, il la dédaigne même et l'abhorre, surtout quand elle lui vient du foyer de toute lumière, de toute connaissance et de toute sagesse. Il délaisse le Maître de la vérité, il ferme l'oreille à ses divins enseignements, et il s'attache à des sophistes sans pudeur, manipulateurs d'idées et misérables histrions de la science. Il brûle de connaître les objets qui par leur dignité et leur élévation pourraient apaiser sa soif de savoir ; et il sent un ennui, un dégoût et une fatigue insurmontables dans la contemplation de ces sublimes objets, tandis qu'il se livre avec toute l'ardeur de son âme à l'étude d'une infinité de bagatelles sans importance et sans valeur pour lui. Il rougit de ne pas savoir une frivolité, et il n'a point honte d'ignorer les grandeurs divines, les lois éternelles du monde et les merveilles de la création. Il trouve son agrément et son plaisir suprême à mettre des difficultés dans les choses mêmes dont l'évidence saute aux yeux. Il se complait à s'engager dans le labyrinthe de ses propres erreurs, à amonceler des nuages qui lui cachent le soleil de la vérité, et à éteindre de sa propre main la lumière dont la sereine clarté vient réjouir son cœur. Arrivé au comble de l'orgueil, il croit trouver désordre et confusion de l'intelligence souveraine, contradiction et répugnance dans la vérité infinie, qu'elle se révèle à lui dans le spectacle de la nature, ou que, dans son amour, elle condescende à lui parler par elle-même. Tel est l'homme ; telles sont ses misères et ses faiblesses : telle est l'origine de ses erreurs, de ses contradictions incroyables, et de ce qui, dans ces derniers temps, a pris le nom de *Conflits* entre la science et la foi.

Nous disons conflits ; car telle est la forme générale donnée par la raison humaine aux doutes ou aux difficultés qu'elle pourrait élever contre la raison divine. Dans un de ses ouvrages, Frédéric Schlegel affirme que l'histoire est "une lutte perpétuelle des nations et des individus contre les puissances invisibles." "A proprement parler, dit Goëthe, il n'y a qu'un sujet dans l'histoire, et ce sujet principal, auquel se subordonnent les autres, c'est la lutte entre l'incrédulité et la foi." Ce que Goëthe dit du genre humain est aussi l'histoire de chaque homme en particulier ; car, pour peu que nous examinions ce qui se passe à l'intérieur de nos âmes, es mobiles de nos actions, et les mystères de notre cœur, nous

verrons aux prises à toute heure, au fond de nos consciences, l'élément naturel et l'élément surnaturel, Dieu et l'homme, l'orgueil humain et la miséricorde divine.

Ce n'est pas le moment de retracer cette lutte, les formes et les aspects divers qu'elle a pris dans le cours des siècles. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, dit l'éternelle Sagesse : les hommes ont toujours été ce qu'ils sont ; toujours ils furent poussés par les mêmes intérêts, agités par les mêmes passions ; et par conséquent, pour connaître le caractère, les causes et les effets des combats de la raison humaine contre l'éternelle vérité, il suffit d'ouvrir les yeux et de contempler ce qui se passe actuellement autour de nous. Aujourd'hui, la question des conflits entre la science et la foi s'agite de toutes parts avec véhémence. Dans les académies, dans les cercles scientifiques et littéraires, dans les chaires, dans les livres, dans les revues et les feuilles périodiques, jusque dans le sein de la famille, où ne devait point arriver, ce semble, le bruit de pareils débats ; partout, à toute heure, se dresse le redoutable problème : comme le sphinx de la fable, il exige une réponse péremptoire. Les tempêtes soulevées par ces questions, les divisions qu'elles engendrent, les oppositions qu'elles excitent, l'orgueil et les vains triomphes des uns et les défaillances des autres, faut-il les rapporter ? Qui ne se rappelle avec douleur certaines discussions où quelqu'un de ces orateurs à la parole facile et enthousiaste, si communs dans des pays placés comme le nôtre sous les feux d'un soleil méridional, se lançait à travers les questions les plus difficiles et les plus transcendantes ; et, des sommets de son éloquence, jetait à ses auditeurs des paroles empoisonnées qui bouleversaient leurs intelligences et égaraient leurs cœurs ? Qui oubliera jamais la fascination et l'espèce de commotion électrique qui parcourait l'auditoire, lorsque l'orateur, en parlant des relations entre la raison et la foi, de leurs luttes et de leur antagonisme, irréconciliable d'après lui, invoquait le nom sacré de la *science*, ses œuvres et ses glorieuses conquêtes ? Combien d'hommes perdirent la foi chrétienne, séduits par l'enchantement de cette parole ! Pour combien ce nom fut-il le petit nuage apparu à l'horizon de leur intelligence, et grossissant peu à peu, jusqu'à leur dérober complètement le soleil de la vérité, pour les plonger dans les ténèbres du doute et dans l'abîme de mille contradictions et de mille absurdités !

Oui, le nom de la *science* a toujours exercé sur le cœur de l'homme une influence mystérieuse et terrible ; il semble conserver quelque chose du charme diabolique avec lequel il dut vibrer sur les lèvres de celui qui le premier le prononça dans le monde, de celui qui fut homicide dès le principe, de l'ennemi du genre humain, de son perpétuel tentateur. Si d'une part ce nom élève notre cœur, de l'autre il lui inspire je ne sais quelle vague terreur et quel pressentiment de funestes périls : on dirait qu'il ravive en nous le souvenir d'une catastrophe épouvantable arrivée dans le monde par l'influence de cette parole. Une voix secrète nous dit que s'il n'y a rien de plus noble et de plus sublime que

la science, il n'y a rien aussi de plus périlleux. De là vient que, si les uns l'exaltent, préconisent ses droits et célèbrent ses conquêtes, les autres la tiennent pour suspecte : c'est qu'ils voient continuellement son beau nom sur les lèvres des sophistes, des hérétiques, des faux frères, des hypocrites, des séducteurs, de tous ceux qui font la guerre à Dieu, à l'Eglise et à la vérité, en mettant dans ce nom tout le secret de leurs triomphes.

Au point où les choses en sont venues parmi nous, il paraît nécessaire d'examiner le fondement de ces futiles espérances et de ces vaines frayeurs. Ce fondement, nous le trouvons dans l'éternelle question des relations entre la science et la foi, et de leurs prétendus *conflits*. Il serait très long d'examiner à part chacun de ces conflits, et d'ailleurs des hommes de grand talent se sont victorieusement acquittés de cette tâche. Aussi jugeons-nous plus convenable de scruter le fond même de la controverse générale. Nous considérerons les éléments de la science et de la foi, et nous les comparerons entre eux pour voir les rapports de conformité ou de divergence qui peuvent résulter de ce parallèle. Par là nous comptons éclaircir davantage l'objet sur lequel roule la discussion, et rendre plus facile et plus intelligible la solution de chacun des conflits ou des difficultés que l'on peut produire contre la thèse générale.

Mais avant d'entrer en plein dans l'étude que nous nous sommes proposée, nous voulons prévenir une objection. A voir le tour que prennent les idées exposées jusqu'ici, on pourrait trouver que la discussion va se perdre dans les hauteurs de la théologie. Prétend-on nous en faire un reproche ? ce serait bien à tort. La question des relations entre la science et la foi est essentiellement théologique, et par conséquent il faut la résoudre par la théologie. En suivant une autre méthode, on rebaisserait un si noble objet, et de plus on ne ferait que l'effleurer et laisser les difficultés sans solution. Nous l'espérons cependant, en nous élevant à ces hauteurs, non seulement nous ne perdrons pas de vue le point à débattre ; mais, dégagé des ombres qui pourraient l'offusquer, il s'offrira à nos yeux dans toute sa splendeur native. Dieu est lumière. L'éclat de ses perfections rajailit sur toutes ses œuvres, et porte en nos idées ordre et clarté. Ce qui n'est pas illuminé par cette lumière est condamné à demeurer dans dans les ombres de la mort ; ce que n'éclaire pas la science de Dieu, la vaine science des hommes ne l'éclairera assurément point. C'est ce qu'ont reconnu même les plus grands ennemis de cette science souveraine, réduits à confesser qu'au fond de toute controverse il y a une question de théologie. C'est à nos yeux une vérité très évidente. Elle a pour principe ces profondes paroles de saint Paul, que nous avons cru pouvoir mettre en tête de notre essai, et qui sont l'expression de tout le savoir divin et humain, la solution de toutes les énigmes, la clef de tous les mystères du temps et de l'éternité : *Omnia in ipso constant*. Toutes choses se réunissent, s'enchaînent et subsistent en Jésus-Christ.

PARTIE LEGALE

Rédacteur : **A L B Y**

SUSPENSION D'UN NOTAIRE — ACTES DEROGATOIRES

La Gazette officielle de Québec, du 23 Septembre 1893, public l'avis public suivant.

CHAMBRE DES NOTAIRES, SECRÉTARIAT DE QUÉBEC

Avis public est par le présent donné par moi, soussigné, Jean-Baptiste Délage, l'un des secrétaires de la Chambre des Notaires, que par ordonnance de la dite chambre, en date du cinq septembre courant, Joseph Arthur Tremblay, notaire résidant aux Eboulements, dans le district de Saguenay, a été suspendu pour dix ans pour s'être rendu coupable d'actes dérogatoires à l'honneur de la profession. Cette suspension prendra effet le quatorze octobre prochain, et se terminera le quatre septembre mil neuf cent trois, ces deux jours inclus.

En foi de quoi j'ai signé le présent à Québec, ce dix-neuvième jour de septembre mil huit cent quatre-vingt-treize. Jean-Baptiste DÉLAGE, Sec. C. N.

NOTE DE LA REDACTION

Joseph Arthur Tremblay, notaire, était accusé d'avoir dans l'exercice de sa profession, fait des actes dérogatoires à l'honneur professionnel. Il fut traduit devant la commission de discipline de la chambre des Notaires pour y être jugé, mais il prit un bref de prohibition demandant que défense fût faite à la commission de procéder. La cour Supérieure (1) à Québec (Casault juge) accorda le bref pour les raisons suivantes ; savoir :

1^o *Parce que les actes reprochés à Tremblay constituaient des félonies.*

2^o *Parce que les félonies ne peuvent être jugées que par les tribunaux ayant juridiction criminelle.*

3^o *Parce que la chambre des Notaires et sa commission de discipline n'avaient droit de prendre connaissance des actes reprochés à Tremblay qu'après une condamnation définitive prononcée par le tribunal criminel.*

Le jugement de la cour Supérieure fut renversé par la cour d'Appel, cette dernière cour jugeant que la commission de discipline avait droit de prendre connaissance des accusations portées contre Tremblay et de procéder jusqu'à jugement final. Cette dernière décision fut confirmée par la cour Suprême le 6 Octobre 1892.

Après le jugement de la cour Suprême, la commission de discipline continua l'instruction de la cause et elle rendit jugement contre Tremblay. Ce jugement fut rendu en vertu des articles 3918 et 3919 des Statuts Refondus de la Province de Québec. En vertu de l'article 3938 des mêmes Statuts, le président a prononcé ce jugement à la séance de la chambre des notaires du 5 septembre dernier.

OLEOMARGARINE

QUESTION. — La fabrication et la vente de l'oléomargarine sont-elles permises par la loi ?

Un marchand de provisions.

(1) Voir le PROPAGATEUR du 1er Octobre 1891, page 470.

RÉPONSE — Toutes deux sont expressément défendues et des peines sévères sont imposées aux contrevenants. Ces peines consistent dans une amende de deux cents piastres à quatre cents piastres, et à défaut de payement, dans un emprisonnement de trois à douze mois.

Voici, à ce sujet, la disposition du chapitre 100 des Statuts Révisés du Canada.

1. *Nulle Oléomargarine, butterine ou autre matière substituée au Beurre, fabriquée avec toute substance animale autre que le lait, ne sera fabriquée en Canada ou n'y sera vendue ; et quiconque enfreindra les dispositions du présent acte en quelque manière que ce soit encourra une amende de deux cents piastres à quatre cents piastres, et à défaut de paiement sera passible d'emprisonnement pendant douze mois au plus et trois mois au moins.*

En France, les falsificateurs sont aussi punis très sévèrement. On lit à ce sujet dans la *Croix* de Paris :

LA FRAUDE DU BEURRE

Un marchand de beurre de Caen, M. Levigoureux falsifiait, à l'aide de la margarine, les beurres qu'il vendait et exportait.

Enfin, il fut pris ; et le tribunal de police correctionnelle de Cherbourg vint de le condamner à trois mois de prison, à 2000 francs d'amende, aux frais du procès, à la publication, à ses frais, du jugement dans une trentaine de journaux de la région, à l'affichage de ce jugement en certains endroits désignés.

C'est sévère, mais c'est bien fait.

Les falsifications ruinaient la principale branche de commerce de la Normandie et de la Bretagne en dépréciant ainsi un produit de choix.

Dans l'état de Georgie (Etats-Unis) la loi permet la vente de l'oléomargarine, mais elle impose au vendeur plusieurs obligations à l'avantage de l'acheteur,

J'emprunte à la *Presse*, du 19 septembre dernier, l'article suivant relatif à ce commerce.

Une loi acceptée par la Législature de Georgie défend la vente de l'oléomargarine dans les limites de cet Etat, à moins que chaque paquet de produit ne porte une étiquette indiquant sa nature ; de plus le marchand doit faire remarquer à l'acheteur que c'est de l'oléomargarine qu'il lui vend. Dans les hôtels, restaurants, auberges, où l'on se sert de ce produit, une pancarte doit être placée bien en vue dans la salle à manger et dans les chambres, portant ces mots : " Cette maison se sert d'oléomargarine." Les mêmes mots doivent se trouver sur les menus.

EMPRISONNEMENT POUR DETTES (1)

Re CHARTRAND ET CAMPEAU

Cour de Révision, Montréal septembre 1893.

Dans cette cause, la cour de Révision a confirmé le jugement de la cour Supérieure (Taschereau juge) rendu en chambre en juillet dernier. Ce jugement, faisant application des articles 792 et 793 du Code de Procédure Civile, avait ordonné l'élargissement

(1) Voir le No du 1er aout dernier, page 356.

de Campeau détenu en prison pour dette et pour mépris de cour. La raison de cet élargissement était la cession de biens faite par Campeau pour le bénéfice de ses créanciers.

L'emprisonnement pour dettes ne peut pas durer perpétuellement sous l'empire de notre législation.

ABSOLUTION OBLIGATOIRE

La *Semaine Religieuse* de Quimper, France, publie l'article suivant. Il est relatif à des élections municipales annulées par un *Conseil de Préfecture* sous prétexte que l'absolution avait été refusée à des électeurs à cause de leur vote en faveur des candidats libres-penseurs.

Nous nous abstenons de traiter les questions purement politiques ; mais aussi nous regardons comme un devoir de protester, en le signalant, contre tout empiètement sur le terrain religieux.

On se souvient que le *Conseil de Préfecture* du Finistère avait annulé les élections municipales de Pluguffan, pour ce motif : que l'absolution avait été refusée à certains candidats et à plusieurs électeurs. C'est avec une douloureuse surprise que nous avons vu la plus haute justice administrative de France, le *Conseil d'Etat*, approuver, en confirmant sa décision, l'évidente usurpation de pouvoir commise par le *Conseil de Préfecture*.

Certains journaux, à cette occasion, se félicitent qu'on "n'admette pas en faveur du clergé le *secret professionnel*"... Si nous pouvions croire à leur bonne foi, nous serions observés à ces journaux qu' dans le cas présent, on tourne justement contre le prêtre le *secret sacramentel*, absolument inviolable, qui lui ferme la bouche. "Accusé", il n'a aucun moyen de défense : il ne peut dire, ni indiquer, ni faire entendre s'il a, ou non, refusé l'absolution et pour quels motifs. Or ces motifs peuvent être tout autre que le fait d'avoir déposé dans l'urne électorale un bulletin au nom de tel candidat.

L'absolution doit être refusée à quiconque commet un péché grave et refuse de s'amender. C'est un principe incontestable, et aucun tribunal humain ne peut s'instituer juge du prêtre en cette délicate matière.

Nous plaignons sincèrement les chrétiens qui, en se prêtant en cette circonstance au rôle d'accusateurs, ont commis un grave manque de respect au sacrement de Pénitence. Puissent-ils se souvenir qu'ils en répondront, à leur tour devant un juge dont les arrêts seront vraiment sans appel!

I. R

LA MYSTIQUE DIVINE

NATURELLE ET DIABOLIQUE

Par G Ö R R E S

Ouvrage traduit de l'Allemand par

M. CHARLES SAINTE-FOI

5 vol. in-12.....Prix : \$4.00

PIERRE LEVIEIL

A LA MÉMOIRE DE MELCHOIR DU LAC, COMTE D'AURE ET DE MONTVERT.

I

L'ABBAYE.

Et ... je ne vos oncques retourner mes yez vers Joinville, pour ce que li cueurs ne me attendrissent dou biau chastel que je lessois...

Sur les rives de la Fontanelle, petite rivière qui se jette dans la Seine à une lieu de Caudebec, s'élevait, avant la Révolution, la royale abbaye fondée au septième siècle par saint Wandrille, parent de Clovis III. Détruite une première fois par les Normands incendiée en 1250, elle s'était relevée de ses ruines, lorsqu'en 1631 la tour de l'église s'écroula, écrasant sous ses débris la nef et le chœur. Les religieux bénédictins consacrèrent dès lors la meilleure partie de leurs revenus à réparer ce désastre ; mais près d'un siècle s'écoula avant que les travaux de réédification fussent terminés, et, en 1727, à l'époque où commence ce récit, le vénérable abbé de Saint-Wandrille, dom Gérard de Malaunay, venait à peine de poser la dernière pierre d'une belle terrasse qu'il avait fait construire devant l'église rebâtie.

C'était par une belle journée de mars, à l'heure où, selon la règle, les bénédictins, quittant leurs études, se livrent au travail manuel. Ce jour-là ils étaient tous transformés en jardiniers, et plantaient sur la nouvelle terrasse des rangées d'ifs et des bordures de buis. Le bon abbé, tout cassé de vieillesse, appuyé au bras d'un jeune novice, surveillait les travaux de ses moines.

"Frère Saturnin," dit-il à l'un d'eux qui portait la robe de frère convers, "pensez vous que le gazon que vous allez semer sera vert à la fête de notre saint patriarche ?"

"J'y compte, mon révérend père," dit Saturnin la "belle saison est si belle cette année ! d'ailleurs, nous arroserons. Il faut que la terrasse soit toute parée pour la fête de saint Benoît."

"C'est bien, mon fils ; mais aurons-nous des fleurs ?"

"La serre est déjà comme un paradis," reprit avec orgueil le frère jardinier : "jamais je n'ai si bien réussi, et j'aurai des roses aussi belles que celles que le bon saint François d'Assise vit croître sur les buissons d'épine de Subiaco. — Mais, mon père, avant toute chose, pour que la fête soit belle, il nous faut notre abbé bien en point et en état d'officier : et si vous restez nu-tête au soleil de mars, vous attraperez la fièvre ou quelque mauvais rhume."

"Vous parlez sagement, mon bon frère," dit dom Gérard. Et, quittant la terrasse, il alla s'asseoir sur un petit banc de pierre, placé sous une charmille qui commençait à se feuilleter, et d'où l'on découvrait une partie de la vallée de Fontanelle. Quelques petites

maisons blanches, à toitures de tuiles rouges, égayaient la verdure printanière des prairies, où paissaient de nombreux troupeaux. On voyait courir et bondir les agneaux âgés de quelques jours seulement, des fils de la Vierge flottaient dans l'air imprégné du parfum de violettes, et le chant du pinson saluait l'arrivée du printemps. Sur la pâle azur du ciel de Normandie se dessinaient l'église neuve et les constructions gothiques de l'abbaye, et, dans le cloître aux arceaux magnifiques, on entendait retentir les cris des hirondelles affairées, qui déjà rebâtissaient leurs nids.

Dom Gérard fit asseoir à ses pieds son jeune compagnon, et lui dit en étendant la main vers la vallée :

“ Que cette campagne est belle, mon fils ! Voilà la soixantième fois que je lui vois reprendre sa parure du printemps soixante fois que les cloches de Pâques m'annoncent ici la résurrection du divin Jésus ! Comme le premier jour, je jouis de ces fêtes de l'Eglise, de ces fêtes du printemps, et, chaque année, je comprends encore mieux quelle grâce le bon Dieu m'a faite en me donnant la vocation religieuse. Vivre pour lui seul, contempler ses œuvres, chanter ses louanges, ramener à lui les âmes, étudier sa parole, est-il rien au monde de plus souhaitable ? — J'étais venu ici comptant faire pénitence, persuadé que j'aurais à souffrir, à lutter ! Et le bon Dieu, agréant ma bonne volonté, m'a si bien aidé, que je n'ai pas cessé de dire depuis soixante années : “ Seigneur ! que votre joug est doux, votre fardeau léger ! ”

Les mains modestement croisées, les yeux fixés sur le visage du vénérable vieillard, le jeune novice l'écoutait avec une respectueuse attention. Il n'avait pas vingt ans. Sa figure, parfaitement belle, mâle et expressive, eût pu servir de modèle à un peintre pour représenter l'ange de Tobie. Il s'appelait Pierre Leveil. Fils d'un peintre verrier originaire de Rouen, mais établi à Paris depuis longtemps, Pierre avait fait de brillantes études au collège Sainte-Barbe. Venu à dix-sept ans au noviciat de Saint-Wandrille, il promettait d'être un digne successeur des savants écrivains que l'ordre de Saint-Benoît a fournis à l'Eglise. En ce temps-là, les vocations devenaient rares ; l'esprit chrétien allait tous les jours s'affaiblissant en France : aussi l'arrivée du fils de Guillaume Leveil avait-elle été pour dom Gérard une grande joie, et, voyant s'affermir chaque jour, depuis deux ans, les excellentes dispositions du jeune novice, il avait été décidé au chapitre de le recevoir profès le jour de la fête de saint Benoît. Les parents de Pierre ne s'opposaient point à son dessein. C'était leur vœu. Ils avaient dix autres enfants, et trouvaient tout simple d'offrir à Dieu les prémices de leur famille, le plus beau fleuron de leur couronne patriarcale.

“ Mon fils, ” dit l'abbé après un moment de silence, “ vos parents viendront-ils à la cérémonie de votre profession ? ”

“ Mon père, ” dit le novice, “ je n'ose espérer y voir ma bonne mère, ses dix enfants l'occupent trop pour cela ; mais mon père viendra avec mon frère Jean, et peut-être l'aînée de mes sœurs, ma chère Luce, qui doit entrer au premier monastère de la Visitation dès qu'elle aura dix-huit ans. Ce sera son premier et

son dernier voyage, car ma sœur n'a jamais quitté sa paroisse. A cause d'elle, mon père logera à l'hôtellerie."

"Fort bien," dit l'abbé. "Je recommanderai à l'hôte d'avoir bien soin d'eux, et je veux voir cette petite sœur au parloir. Ce doit être une sainte enfant."

"C'est un ange, mon père. C'est elle qui gouverne les petits à la maison. Ma bonne mère, en l'offrant à Dieu, donnera son bras droit et toute sa consolation; mais elle a un cœur à la hauteur du sacrifice."

"Que nous veut frère Ansegise?" dit l'abbé Gérard.

Le frère portier s'approchait, une lettre à la main.

"Voici ce que notre messager vient d'apporter de Duclair," dit-il en s'inclinant.

L'abbé prit la lettre, et le frère s'éloigna.

"Je n'ai pas mes lunettes," dit l'abbé. "Pour qui est cette lettre, frère Pierre?"

"Pour moi," dit le novice en jetant les yeux sur l'adresse: "c'est l'écriture de ma sœur."

"Lisez à haute voix, mon fils. Cette lettre annonce sans doute l'arrivée de vos parents."

"Elle est de ma mère," dit Pierre, et il lut :

"Paris, 3 mars 1727.

MON CHER FILS,

"Votre père est souffrant et ne pourra se rendre à l'invitation du révérendissime abbé de Saint-Wandrille. Jean et Luce me sont trop nécessaires à la maison pour que je vous les envoie. Ayez donc patience et contentez-vous, au jour de votre profession, d'avoir autour de vous la nouvelle famille que le bon Dieu vous donne. Nous communierons tous ce jour-là à votre intention. Présentez nos respectueuses excuses au révérendissime abbé. Ne songez qu'à bien vous préparer: Dieu prendra soin de nous. Souvenez-vous, mon fils, qu'une fois la main mise à la charrue, il ne faut pas regarder en arrière. Vos frères et sœurs vous envoient tous leurs compliments et tendresses. Ils sont en bonne santé, de même que moi. — Que Dieu soit loué de toute chose!

"Votre mère,

"HENRIETTE-ANNE FAVIER, femme LEVIEL."

"Vous avez une sainte mère, mon fils," dit l'abbé.

Nous prierons pour la prompte guérison de votre père."

"Il y a une autre feuille, mon père," reprit Pierre: "une lettre de ma sœur Luce,"

"Lisez la, mon enfant."

"Mon bon frère," écrivait Luce, "j'ai demandé permission à mon confesseur de vous écrire sans montrer ma lettre à maman, je me hâte d'ajouter quelques lignes à la lettre qu'elle m'a dit d'envoyer à la poste. Il est temps que vous sachiez la vérité. Notre

bon père n'est pas seulement souffrant, il est très malade, et sans espoir de guérison, au dire de certains médecins que notre docteur a voulu consulter. Il ne partage pas leur avis ; mais, enfin, l'état du malade est bien inquiétant. Un tremblement continu et une fièvre intermittente, qui le mine depuis un an, le rendent incapable de travailler. Jean et André font ce qu'ils peuvent à l'atelier, mais ce sont des enfants. Maman est tout occupée de soigner mon père, et nos ouvriers sont devenus si impies et si grossiers, qu'elle n'ose plus leur parler. Ils font à peu près ce qu'ils veulent, et la maison est dans un désordre épouvantable. Je prie Dieu de vous inspirer ce qu'il convient de faire en telle occurrence, le prenant à témoin que je vous dis l'exacte vérité. Notre bonne mère vous l'a cachée, parce qu'elle croirait offenser Dieu en vous détournant de votre vocation. Moi-même, j'ai longtemps hésité, longtemps réfléchi ; mais je crois que notre devoir à tous deux est de rester dans le monde, de soutenir la maison qui s'écroule, et de rentrer en religion que lorsque l'avenir de nos frères et sœurs et la sécurité de la vieillesse de nos parents seront assurés. Je vous attends, mon frère. Puissent les anges de Dieu hâter et protéger vos pas !

“ Votre sœur et servante,

“ MARIE-LUCE LEVIEIL. ”

La voix du pauvre Pierre avait tremblé plusieurs fois en lisant cette lettre. Il était pâle, et, sans prononcer une parole, du regard il interrogea l'abbé. Dom Gérard lui tendit les bras ; Pierre s'y jeta, et tous deux pleurèrent en silence. Puis le jeune novice, se mettant à genoux, courba la tête, attendant les ordres de l'abbé.

“ Pierre, mon cher fils, ” dit le vieillard, “ votre sœur vous indique votre devoir. Il faut partir : c'est la volonté de Dieu. Allez, mon enfant. La lune se lèvera de bonne heure ce soir : en marchant toute la nuit, vous pouvez arriver à Rouen avant le départ du coche de Paris. Adieu, mon cher enfant ! ”

“ Ne me dites pas adieu, mon père ! ” s'écria Pierre : “ je n'aurais pas la force de m'en aller. Bientôt, j'espère, je reviendrai. ”

“ Dieu le veuille ! mon enfant, ” dit dom Gérard. “ Mais il faudra vous hâter si vous voulez me retrouver encore à l'abbaye et non point couché sous les dalles de la crypte. Partez, mon fils ! allez, comme le divin Maître, travailler dans l'atelier, allez à Nazareth. Hélas ! c'est peut-être aussi en Egypte que je vous envoie. Cependant, j'ai confiance que vous ne perdrez pas votre vocation. ”

“ Mes vœux sont écrits là, ” dit Pierre en croisant ses mains sur sa poitrine, “ et j'espère qu'ils le sont aussi dans le ciel. Bénissez-moi, mon père. ”

Au coucher du soleil, sur la route de Rouen, les rares voyageurs qui se hâtent d'arriver au gîte, virent passer, ce soir-là, un beau jeune homme, vêtu en laïque, mais dont l'allure calme et les yeux

baissés decelaient l'état religieux. Il portait pour tout bagage un bréviaire et un très petit paquet attaché au bout d'un bâton de pèlerin. Arrivé au sommet d'une colline d'où, en se retournant, il eût pu apercevoir le clocher de Saint-Wandrille, il s'arrêta au pied d'une croix de pierre qui marquait la limite des terres de l'abbaye, et se mit à genoux. Il pria quelques instants, et, en se relevant, il murmura ces mots : *Ubi crux, ibi patria !* Il se remettait en marche d'un pas ferme, lorsque le vent lui apporta le son lointain d'une cloche. L'*Angelus* du soir sonnait à l'abbaye. Pierre resta immobile : il lui semblait que cette cloche l'avait frappé au cœur. Il essaya de réciter la prière angélique, mais les larmes l'en empêchèrent.

Et, sans tourner la tête, il partit en pleurant.

II

LA MAISON PATERNELLE

O foyer domestique des peuples chrétiens ! maison paternelle, où, dès nos premiers ans, nous avons respiré avec la lumière l'amour de toutes les saintes choses, nous avons beau vieillir, nous rev-nous à vous avec un cœur toujours jeune, et, n'étant l'éternité qui nous appelle en nous éloignant de vous, nous ne nous consolierions pas de voir chaque jour votre ombre s'allonger et votre soleil pâlir !

(Le P. LACORDAIRE, *Conférences de N.-D. de Paris*, année 1845, page 355.)

Au sommet de la montagne Sainte-Geneviève, rue des Fossés-Saint-Victor, tout auprès du collège des Ecossais, Guillaume Levieil habitait une petite maison entre cour et jardin, contre laquelle s'adossait une sorte de remise qui lui servait d'atelier et où il avait construit un four.

Pierre avait conservé un gracieux souvenir de la maison paternelle. C'était fête au logis quand on l'y voyait arriver les jours de congé. Petits frères et petites sœurs, bien endimanchés, accouraient au-devant de lui ; sa mère préparait chaque fois quelque modeste régal, et son père, l'interrogeant sur ses succès d'écolier, lui montrait les travaux exécutés depuis la dernière sortie. En ce temps-là, Guillaume Lévieil travaillait beaucoup, et gagnait largement ce qui était nécessaire à sa nombreuse famille. La mode, cependant, n'était plus aux vitraux : partout on les faisait enlever et r-emplacer par des vitreries élégantes mais incolores, et Guillaume³ Lévieil avait dû transformer son atelier de peinture en manufacture de vitrerie. De là, nécessairement, était venu un plus grand nombre d'ouvriers, et non plus de ceux qui, ayant étudié le dessin et la peinture, s'élevaient au-dessus des hommes du commun. Afin de soustraire pendant plusieurs heures chaque jour Jean et André au contact de ces vulgaires compagnons, Guillaume les envoyait dessiner dans l'atelier de François Jouvenet, leur parent, et chez Varin, fondeur et ciseleur du Roi. Guillaume espérait que ses fils, plus heureux que lui, verraient le bel art de la

peinture sur un serre reprendre faveur ; mais, depuis qu'en 1709 Leveil avait été chargé par Mansard de terminer les travaux de la chapelle du château de Versailles et ceux du dôme des Invalides, vitraux sans sujets, ornés seulement de bordures et de chiffres, Leveil n'avait eu occasion de peindre qu'un grand Christ pour l'église des Célestins, d'après un carton de Jean Jouvenet, parrain de son fils, et deux ou trois autres verrières de peu d'importance. La décadence de son art l'attristait, et, tout en se rappelant avec orgueil que depuis deux cents ans les Leveil étaient peintres verriers, il se demandait quelquefois s'il avait bien fait de donner cet état à ses deux fils, au lieu de diriger leurs études vers la peinture de genre, qui enrichissait alors Boucher, Lancret, Watteau et bien d'autres.

Lorsque Pierre Leveil arriva à la maison de son père, il fut étonné de voir la porte de la rue entr'ouverte. L'herbe croissait dans la cour, deux ou trois vitres manquaient aux fenêtres, et l'on entendait chanter dans l'atelier une chanson des rues, accompagnée par le bruit d'une conversation animée. Pierre traversa la cour sans que les ouvriers fissent attention à lui. Le dos tourné aux fenêtres, ils s'amusaient autour du four ouvert et froid. Au seuil de la maison un chien était couché ; il se leva en grondant.

" Tout beau, Castor ! " lui dit Pierre.

Castor le flaira, le reconnut, et se mit à sauter en aboyant de joie. A ses cris, une petite fille avança sa tête blonde sur la rampe massive de l'escalier, puis elle s'enfuit, et Pierre monta. La porte de la chambre de son père était ouverte : il entendit sa voix et celle de sa mère.

" Femme, " disait Guillaume, " va vite, vite, dire que l'on éteigne le feu. Le four chauffe trop : je le sens d'ici, je vois les étincelles jaillir de la cheminée. Mes verres s-ront gendolés, perdus ! Cours, appelle Pierre, Jean, ma chère femme, je t'en prie ! "

" Mon ami, " disait Anne Leveil, " le four est éteint depuis longtemps, je t'assure. Caime-toi, ne te découvre pas ainsi ! "

Mais le malade s'élançant hors de son lit, elle se mit à appeler au secours ; et Pierre, accourant, saisit son père à bras-le-corps, le recoucha, et le pria de se tenir tranquille. A sa voix, Guillaume jeta un cri :

" C'est Pierre ! " dit-il, " c'est mon fils ! Mère, regarde-le ! Je te disais bien qu'il était là ! "

Et la pauvre mère, se jetant au cou de son fils, lui dit :

" Ah ! mon enfant ! c'est le bon Dieu qui t'envoie ! "

Au même instant Luc^e entra, attirée par le bruit. Elle ne fut pas surprise de voir son frère ; mais lui, en la regardant, fremit de douleur. Cette Luc^e, qu'il avait laissée si belle deux ans auparavant, n'était plus qu'une ombre. Ses grands yeux noirs seuls étaient restés beaux ; mais ses joues pâlies, ses cheveux ternes et son triste sourire annonçaient que bientôt s'achèverait sa vie. Sur les pas de leur sœur accouraient les enfants. Le malade se souleva sur son coude, et, les comptant des yeux, s'écria :

(à suivre.)

MOIS DES MORTS

LE DOGME DU PURGATOIRE

ILL. STR. PAR DES FAITS ET DES REVELATIONS PARTICULIERES
Par le R. P. Shouppé
de la compagnie de Jésus

1 vol. in-12..... 75 cts

MOIS CONSOLATEUR des AMES

OU MÉDITATIONS, PRIÈRES, EXEMPLES
ET PRATIQUES POUR LE MOIS DE NOVEMBRE
Par le P. Huguet

In-18..... 38 cts

NOUVEAU MOIS DES AMES DU PURGATOIRE

Par le R. R. Gay, S. M.

In-18..... 38 cts

LE MOIS DES AMES DU PURGATOIRE

Par Francisco Vitali

In-18..... 25 cts

MOIS DES AMES DU PURGATOIRE

OU

MÉDITATIONS PRATIQUES POUR CHAQUE JOUR DU MOIS DE NOVEMBRE

Par M. l'abbé Berlioux

6ème édition in-18..... 35 cts

LE MOIS DES TRÉPASSÉS

traduit du breton

Par M. l'abbé Kerné

In-18 avec exemples..... 20 cts

PETIT MOIS

DES AMES DU PURGATOIRE

Par l'auteur des Paillettes d'Or

In-32, 5 cts, 40 cts la doz., \$3 le cont.

NEUVAINÉ POUR LE SOULAGEMENT

DES AMES du PURGATOIRE

Par un missionnaire du Sacré-Cœur

In-32, 5 cts, 25 cts la doz., \$1.50 le cont.

LA DOUCE ET SAINTE MORT

Par le R. P. Crasset

1 fort vol. in-18..... 63 cts

LE CIMETIERE ET LE PURGATOIRE

considérations pour

L'OCTAVE ET LE MOIS DES MORTS

suivies de prières et de pratiques de piété

Par M. P. Andrieux, missionnaire

1 vol. in-12..... 38 cts

LE PARADIS CATHOLIQUE

Par l'abbé Lohan

3ème édition 1 vol. in-12..... 60 cts

LE CIEL OU LE BONHEUR DES SAINTS

DANS LE PARADIS

Par M. l'abbé J. Marc

3ème édition 1 vol. in-12..... 75 cts

LE CIEL CITE DES BIENHEUREUX

Par le R. P. Drexellus

de la Compagnie de Jésus

1 fort v. l. in-12..... 75 cts

L'ENFER OU LES SUPPLICES DES REPROUVÉS

Par le R. P. Drexellus

1 fort vol. in-12..... 75 cts

CONSIDERATION SUR L'ÉTERNITÉ

Par le R. P. Drexellus

1 vol. i -12..... 30 cts

LES AUXILIATRICES DU PURGATOIRE

Par le R. P. Blot

5ème édition 1 vol in-12..... 63 cts

LA MORT CHRÉTIENNE

ou moyens de s'assurer

LA GRACE D'UNE BONNE MORT

Par le R. P. Belleclous

De la compagnie de Jésus

In-12..... 63 cts

PENSEES EDIFIANTES SUR LA MORT

Par le R. P. Liberecier

1 vol. fort i-18..... 75 cts

LA SCIENCE DE BIEN MOURIR

OU MANUEL DE LA BONNE MORT

Par le R. P. Lefebvre

De la compagnie de Jésus

7ème édition 1 fort vol. in-18..... 63 cts

CONSOLATIONS

Par le R. P. Lefebvre, s. J.

1 vol. i-12..... 75 cts

A CEUX QUI PLEURENT

CONSOLATIONS DU PURGATOIRE

d'après

LES DOCTEURS DE L'ÉGLISE ET LES REVELATIONS DES SAINTS

Par le R. P. Faure, S. M.

4ème édition. 1 fort vol. in-18..... 50 cts

AU CIEL ON SE RECONNAIT

Par le R. P. Blot

3ème édition. In:12..... 25 cts

LE LENDEMAIN DE LA VIE

Par M. l'abbé Henri Bolo

In-12..... 63 cts

LES DERNIÈRES ÉTAPES DE LA VIE CHRÉTIENNE

Par M. l'abbé Henri Bolo

In-12..... 63 cts

A. ROGER et F. CHERNOVIZ, éditeurs

RUE DES GRANDS AUGUSTINS 7 PARIS

CADIEUX & DEROME, DEPOSITAIRES

LES LIVRES SAINTS

ET LA CRITIQUE RATIONALISTE

Histoire et refutation des objections des incredules contre les saintes Ecritures

Par **F. VIGOUROUX**

Prêtre de Saint-Sulpice

AVEC DES ILLUSTRATIONS D'APRES LES MONUMENTS

Par **M. l'abbé L. DOUILLARD**

ARCHITECTE, MEMBRE DU JURY DE L'ECOLE DES BEAUX-ARTS

5 volumes in-12.....Prix : \$5.00

**PONTIFICALE
ROMANUM
CLEMENTIS VIII AC URBANI VIII
JUSSU EDITUM
ET A**

BENEDICTO XIV

RECOGNITUM ET CASTIGATUM

SEXTA RECENTIOREM EDITIONEM ROMANAM AC
DEMIUM IN COMMODOREM FORMAM REDACTUM

1 vol. in-12.....Prix : 75 cts

DU DIVIN SACRIFICE

ET DU

PRETRE QUI LE CELEBRE

PAR

L. BACUEZ

Prêtre, directeur au séminaire de St-Sulpice

1 vol. in-12.....Prix : 90 cts

LIBRAIRIE VICTOR LECOUFFRE

RUE BONAPARTE, 90, A PARIS

CADIEUX & DEROME DEPOSITAIRES

VIE DE N.-S. JESUS-CHRIST

Par **M. l'abbé C. FOUARD**

OUVrage ORNÉ DE CARTES ET PLANS

8ème édition. 2 vol. in-12.....Prix : \$2 00

SAINT PIERRE

ET LES PREMIERES ANNÉES DU CHRISTIANISME

Par **M. l'abbé C. FOUARD**

3ème édition, 1 vol. in-12.....Prix \$1.00

SAINT PAUL

SES MISSIONS

Par **M. l'abbé C. FOUARD**

Ouvrage orné de cartes et plans

1 vol. in-8.....Prix : \$1.88

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

TOLRA, EDITEUR, PARIS

CADIEUX & DEROME, DEPOSITAIRES

BIBLIOTHEQUE PRATIQUE DE L'ABBE JOUVE

COMPRENANT LES SEPT OUVRAGES SUIVANTS :

- | | |
|---|---|
| <p>1° Le Missionnaire de la campagne (9e édition, 18e mille.)—4 vol. in-12. Prix..... \$3.50</p> <p>2° Dominicales du Curé de campagne (7e édition). 3 vol. in-12. Prix.....\$2.50</p> <p>3° Instructions sommaires sur la doctrine chrétienne (3e édition) 2 vol. in-12. Prix.....\$1.88</p> | <p>4° Nouvelle Vie des Saints (4e édition) 4 vol. in-12. Prix.....\$3.75</p> <p>5° Le Catéchisme des Grands et des petits (2e édition). 3 vol. in-12. Prix.....\$2.50</p> <p>6° La Pieuse Congréganiste de la ville et de la campagne (4e édition) 2 vol. in-12. Prix.....88 cts</p> <p>7° Préparation au grand jour (4e édition) 1 vol. in-12. Prix.....88 cts</p> |
|---|---|

L'œuvre de M. l'Abbé JOUVE s'est considérablement accrue depuis le jour où il y a donné au clergé son remarquable ouvrage du **Missionnaire de la campagne**. Le septième ouvrage que je viens de publier avec grand succès sous le titre de **Préparation au grand jour**, et les six autres qui ont paru dans le courant de ces dernières années, se signalent entre tous, non seulement par une facilité et une clarté de style particuliers, mais encore par une unité d'idées et de direction ÉMINEMMENT PRATIQUE.

Encouragé par les éloges unanimes que je reçois journellement et convaincu de plus en plus, par leur vente rapide, que ces publications nouvelles répondent, comme l'a dit avec tant d'autorité Mgr l'Évêque de Cap, à des besoins nouveaux, je les présente en toute confiance à MM. les ecclésiastiques désireux d'avoir toujours sous la main des livres essentiellement utiles. Ceux qui les posséderont se féliciteront souvent d'une aussi heureuse acquisition, et les recommanderont à leurs vénérés confrères. C'est par milliers du reste, que je compte déjà ses propagateurs volontaires. Je prie ceux d'entre eux qui me feront l'honneur de lire ces quelques lignes d'agréer mes nouveaux et sincères remerciements.

Les sept ouvrages de M. l'abbé Jouve, annoncés ci-haut composent donc véritablement une Bibliothèque pratique d'une grande utilité pour l'exercice du saint ministère.

VIENT DE PARAÎTRE

ŒUVRES COMPLETES DE Mgr DE SEGUR

AVEC PORTRAIT DE L'AUTEUR EN TÊTE DU TOME 1er

4 SÉRIES

16 forts volumes in-8°. Prix. \$22.50

La 1ère Série contient les tomes I, II, III, IV.....Prix \$5.50

La 2e Série " " V, VI.....Prix \$2.75

La 3e Série " " VII, VIII, IX, X.....Prix \$5.50

La 4e Série " " XI, XII, XIII, XIV, XV, XVI Prix \$8.75

Chaque série se vend séparément.

JULES VIC, éditeur, Paris
CADIEUX & DEROME, DEPOSITAIRES

Méditations a l'Usage Des Elèves des Grands Séminaires et des Prêtres

Par **L. BRANCHEREAU**, *supérieur du grand séminaire d'Orléans*

Elles ont pour objet : 1° Les **Vérités fondamentales** ; 2° les **Vertus** ; 3° les **Exorcices de piété** ; 4° l'**Année liturgique** ; 5° les **Mystères de la Sainte Vierge** ; 6° les **Saints** ; 7° l'**Etat ecclésiastique**.—2^{ème} édition
 quatre beaux vol in-12 de 500 pages chacun, brochés, \$3.00 reliés \$4.00

POLITESSE ET CONVENANCES ECCLESIASTIQUES

Par **L. BRANCHEREAU**

7 édition, revue et corrigée. Un beau volume in-12, 580 pages.....Prix : 88 cts

VICTOR RETAUX & FILS, éditeurs, Paris

CADIEUX & DEROME, DEPOSITAIRES

LE DROIT PUBLIC DE L'EGLISE

TRAITÉ DU R. P. LIBERATORE

DE COMPAGNIE DE JÉSUS

Traduit de l'italien par **M. Aug. ONCLAIR**, prêtre

1 fort vol. in-8°.....Prix : \$1.50

CELUI QUI EST

ESSAI PAR

Le R. P. de CURLEY

de la compagnie de Jésus

1 fort vol. in-8°.....Prix : \$1.25

BOSSUET ET LA BIBLE

ÉTUDES D'APRÈS LES DOCUMENTS ORIGINAUX

Par le **R. P. de la BROISE**, de la compagnie de Jésus

1 fort vol. in-8°.....Prix : \$1.75

L'Eglise et l'Etat

OU LES DEUX PUISSANCES AU XVIII^e SIECLE

1715-1786

Par **P. de CROUSAZ-CRÉTET**

1 vol. in-12.....Prix : 83 cts

LIBRAIRIE CASTERMAN

TOURNAI BELGIQUE

CADIEUX & DEROME, DEPOSITAIRES

LES MERVEILLES DIVINES

DANS

LES AMES DU PURGATOIRE

Par le R.P. ROSSIGNOLI

de la Compagnie de Jésus

1 vol. in-18.....Prix : \$0,38 cts

PENSÉES CONSOLANTES

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

DANS

Les épreuves et les tentations de la Vie intérieure

DANS

LES INFIRMITES DE L'ÂME ET DU CORPS

DANS

LA CRAINTE EXCESSIVE DE LA MORT

ET DES

JUGEMENTS DE DIEU

DANS

LA PERTE DES PARENTS ET DES AMIS etc.

Recueillies dans ses écrits et mises en ordre avec des notes de
maîtres de la vie spirituelle.**Par le R. P. HUGUET S. M.**

15ème édition 1 vol. in-18.....Prix : \$0 38